



HAL
open science

Les lieux fantômes et la conquête des villes post-industrielles

Alexis Cazeaux

► **To cite this version:**

Alexis Cazeaux. Les lieux fantômes et la conquête des villes post-industrielles. Architecture, aménagement de l'espace. 2016. dumas-01712406

HAL Id: dumas-01712406

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01712406>

Submitted on 19 Feb 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0
International License



Les lieux fantômes
et la conquête des villes post-industrielles

Alexis Cazeaux / 2015 - 2016

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Les lieux fantômes
et la conquête des villes post-industrielles

Alexis Cazeaux / 2015 - 2016
mémoire rédigé sous la direction de Laurent Desvimes

1^{ère} de couverture :

Extrait du film Ghost in the Shell réalisé par Shirow Masamune, 1995

Sommaire

Introduction

I- Qu'est-ce qu'un « lieu fantôme » ?

A- Définition :

- Définition personnelle
- Les hétérotopies et la dérive situationniste

B- Constatations autour des lieux fantômes :

- La posture
- La présence humaine
- La vie des lieux fantômes

II- La reconquête des lieux fantômes, un enjeu des sociétés post-industrielles :

Le premier terrain de jeu des écoles d'architectures

A- Histoire de la ville post-moderne et mutations socio-économiques :

- Les modernistes déconsidèrent le contexte
- Les Venturi, explorateurs de nouvelles formes d'urbanité
- Les années 80 et le patrimoine industriel français
- Politiques culturelles sur les friches après mai 68

B- Les lieux fantômes « revitalisés » :

- Euralille
- La Friche de la Belle de Mai
- La cartoucherie de Toulouse

C- La question de la prolifération de la banlieue :

- La dissolution du tissu périurbain
- Les architectes face à l'implosion de la ville

III- Une considération des lieux fantômes pour ce qu'ils sont :

A- La dépollérisation aux Pays-Bas

B- Le collectif «Stalker» à Rome

Conclusion

Bibliographie

Note : Pour ce mémoire, j'ai choisis de laisser la part belle à l'image. Toutes les pages de droite sont consacrées à une image pleine page en correspondance avec le texte.

Cette iconographie est éclectique. Les images sont issues de mes recherches pendant le mémoire sur internet ou à la bibliothèque, mais aussi de photos personnelles, de projets d'architecture, du cinéma ou encore de la bande dessinée.

Introduction



Une ruelle de Montréal, 2009

Il est des endroits, des objets que l'on ne possède et que l'on ne maîtrise pas. Les traces qui les parcourent nous renvoient autant de signes que l'on tente d'interpréter avec une maladresse éparse. Ils possèdent leur propre logique, leur propre esthétique, ce sont des paradigmes.

Les premiers « lieux fantômes » que j'ai rencontrés étaient des friches urbaines : adolescent, je m'échappais avec mes copains tous les mercredis après-midi dans les espaces lâches de Toulouse.

Tantôt pour construire une cabane, tantôt pour tirer au pistolet à bille dans des jeux de guérillas urbaines. Nous passions la journée dehors jusqu'à ce que la faim ou les obligations nous arrachent à nos imaginaires. Dans ces longues périodes, il arrivait un moment où je me retrouvais seul dans l'immensité des espaces à explorer. C'est dans ces moments là que je faisais soudain face aux « lieux fantômes ».

Je me souviens d'une fois où nous avons trouvé un terrain en friche à côté de l'actuel Zénith de Toulouse, alors en construction. Au milieu du site de plusieurs hectares trônait un hangar d'une dizaine de mètres de haut. Je décidai, pour me cacher, d'ouvrir l'énorme porte coulissante de l'ancien local industriel. A l'intérieur, je découvris les grandes allées silencieuses d'un ancien entrepôt de stockage. J'avais le sentiment d'entrer un peu comme dans une église, à la fois gêné de pénétrer ce lieu de ma petite personne mais aussi déterminé à découvrir l'endroit, par pure curiosité. Comme sur une scène de crime, chacun de mes pas était précautionneux. J'avançai toujours un peu plus profondément dans le local, impatient de découvrir ses secrets, sa fonction lorsqu'il était toujours en activité, peut-être même les raisons de sa chute...

J'y éprouvai à la fois un respect craintif mêlé à la sensation grisante d'être sans doute un des premiers à (re)découvrir cet endroit, sans doute inexploré depuis plusieurs années. Ce jour là mes amis m'avaient un peu cherché, je m'étais égaré dans ce hangar hors du temps.

Je commençai à aimer les territoires en friche.

.....

Ci-contre : La friche à côté du Zénith avant sa démolition en 2008 sur google street view



Plus tard, l'émancipation de mes vingt ans me poussait jusqu'au Québec pour y faire mes études. Ma mère en est originaire et j'ai eu la chance d'y passer tous mes étés jusqu'à l'âge de 14 ans. J'ai une bonne connaissance de la province canadienne mais je me suis retrouvé à plusieurs reprises face à des lieux totalement nouveaux pour moi qui avait passé mon enfance dans le cocon familial, loin de la ville.

Montréal suit une trame viaire très proche des villes nord américaines, à quelques différences près. D'abord le découpage parcellaire des îlots se fait en longues lanières étroites et peu profondes, de manière à construire des immeubles mitoyens en laissant de la place devant et derrière pour dégager la neige.

Une voie dite « service » traverse le cœur de chaque îlot pour dégager les tonnes de flocons, elle peut être empruntée par des voitures pour accéder à des espaces de stationnements peu nombreux.

Ce modèle d'îlot caractérise la majeure partie des logements sur l'île. Aujourd'hui, les appartements ouvriers proches du centre-ville ont pris de la valeur et les quartiers se sont gentrifiés. La ville laisse aux habitants le soin d'entretenir la ruelle intérieure en y interdisant l'accès aux voitures. La ruelle améliore son rôle d'espace de jeu pour les enfants, les habitants des étages supérieurs y voient un moyen de jardiner collectivement, c'est un lieu de rencontre et des pique-niques de rue s'organisent chaque été. L'appropriation des lieux est très forte, la mairie est peu regardante sur ce qui s'y passe : la construction de cabanons souvent à peine capable de supporter un hiver, des lignes d'alimentations sont tirées à même les poteaux électriques, quelques citoyens y organisent des collectes de déchets organiques pour le composte et des chartes de «vivre ensemble» fixent des heures pour la présence des animaux ou de bavardages dans la rue.

Un soir où je me promenais dans la ville, je suis tombé sur une de ces ruelles au milieu d'un îlot. La moitié avait été piétonnisée et un panneau réglementaire invitait fermement à éviter de faire du bruit après 21h. Une voisine m'auscultait attentivement tandis qu'elle enlevait son linge de la corde italienne. Je décidai de faire valoir mon

Ci-contre : Un îlot typique de Montréal sur Google Maps



droit de piéton et de gagner cet endroit encore officiellement public. En avançant à pas feutrés dans la ruelle déserte, je découvris des cages improvisées en bois qui avaient dû servir à une partie de hockey. Les contours du terrain étaient encore tracés à la craie et plusieurs crosses étaient rangées en pagaille dans une cantine métallique. Un tableau avec les scores des enfants retraçait le championnat : Karl « Subban » Lamoricière en tête, suivi de près par Simon « Plekanek » Trudeau. Chaque enfant avait adopté le nom d'un joueur de la national hockey league et je me souviens y avoir ajouté le mien, Alexis « Latendresse » Cazeaux. Au pied de la caisse s'élançait un poteau de ligne électrique, distribuant courant, téléphone et autres réseaux dans un entremêlement de câbles. Au bout de l'un d'eux, un voisin hurlait dans un téléphone. J'imaginai ses mots acérés remonter avec force le fil jusqu'à mon poteau. Je suis resté pensif devant cette œuvre chaotique et néanmoins composée de la résidentialité moderne américaine. L'émotion du Zénith de Toulouse me revenait, ici, à Montréal. Je suis resté là, le temps que le soleil se couche, dans l'ambiance paisible des soirées d'été. De mon voyage de l'autre côté de l'atlantique j'ai remporté cette image, amusé de trouver un « lieu fantôme » dans un espace habité et entretenu.



.....
Ci-contre : Une ruelle de Montréal, 2009

Ce mémoire prend naissance dans le souvenir de ces lieux singuliers. J'ai décidé de les nommer «lieux fantômes». Ce terme est tout à fait personnel, un vocabulaire trop spécifique en aurait fait l'écueil. La notion de lieu fantôme reste trop vague, elle correspond pour moi à une sensation, à une ambiance, qui peut apparaître dans toutes sortes de lieux. Je suis convaincu que cette ambiance émane des bâtiments eux-mêmes.

En première partie, je m'attacherai à identifier ces «lieux fantômes» et à en donner une définition plus précise. Je prendrai appui sur les réflexions de Michel Foucault et de l'Internationale Situationniste pour donner un aperçu de travaux proches de mon mémoire. Cette étude me permettra de poser des pistes de réflexion autour des enjeux théoriques et des phénomènes spécifiques propres aux lieux fantômes.

La seconde partie du mémoire se penchera sur le rapport qu'entretiennent les architectes à ces espaces. D'abord, je reviendrai sur l'histoire de cette relation, des années 60 à 80. Ensuite, je choisirai trois exemples emblématiques : Euralille (1980), la Friche de la Belle de Mai à Marseille (1990) et la cartoucherie de Toulouse (2003). Pour finir je parlerai de la multiplication des espaces fantômes en banlieue.

Je pense qu'au travers de tous ces espaces plus ou moins abandonnés se dessine un comportement général de la société occidentale face aux environnements qu'elle ne maîtrise plus. Ce mémoire vise à comprendre, au travers du regard porté sur les espaces fantômes au cours les 50 dernières années, comment l'homme occidental découvre un rapport nouveau à son environnement

.....
Ci-contre : Sans titre n°21, issue de la série «back door» du Photographe Michael Wolf



- I -
Qu'est-ce qu'un « lieu fantôme » ?

I-A- Définition :

- Définition personnelle :

J'entends par «lieu fantôme», un lieu qui, du point de vue de celui qui le regarde, possède un fonctionnement qui n'est pas ou qui n'est plus défini par la société dans laquelle il se situe. Cet état de fait lui confère une présence, une aura, qui le hisse au statut «d'objet vivant». S'il n'est pas utilisé par la société, alors son existence n'est plus conditionnée par cette dernière, il devient ainsi un artefact, représentant d'une culture étrangère, et il agit directement sur celui qui le découvre.

- Les hétérotopies et la dérive situationniste :

Afin de définir plus précisément ces lieux, je ferai référence à des penseurs qui ont étudié des phénomènes proches. Tout d'abord, Michel Foucault et son concept d'hétérotopies (1964), puis l'Internationale Situationniste et la psychogéographie (1955).

Michel Foucault a imaginé le concept des hétérotopies, une idée qu'il n'a que très peu développée et qu'il qualifie volontiers de vague. En effet, il ne s'aventure pas dans une production écrite ni ne commence les travaux de ce qu'il appelle une nouvelle science, l'hétérotopologie, chargée de décrire et étudier les hétérotopies. Il préfère en faire la promotion auprès des urbanistes et architectes lors de conférences, ou en parler succinctement à la radio comme à France Inter, en espérant que d'autres continueront son travail⁽¹⁾. Il existe donc selon lui une myriade d'espaces sur le territoire qui obéissent à des règles autres que celles de la société dans laquelle ils s'inscrivent. On peut se réfugier dans une église où dieu seul nous jugera. Les stades sont des lieux de fête où l'on peut crier, boire, chanter voire

.....
1 VALETTE Robert, «La culture Française», 7 décembre 1966, France Culture

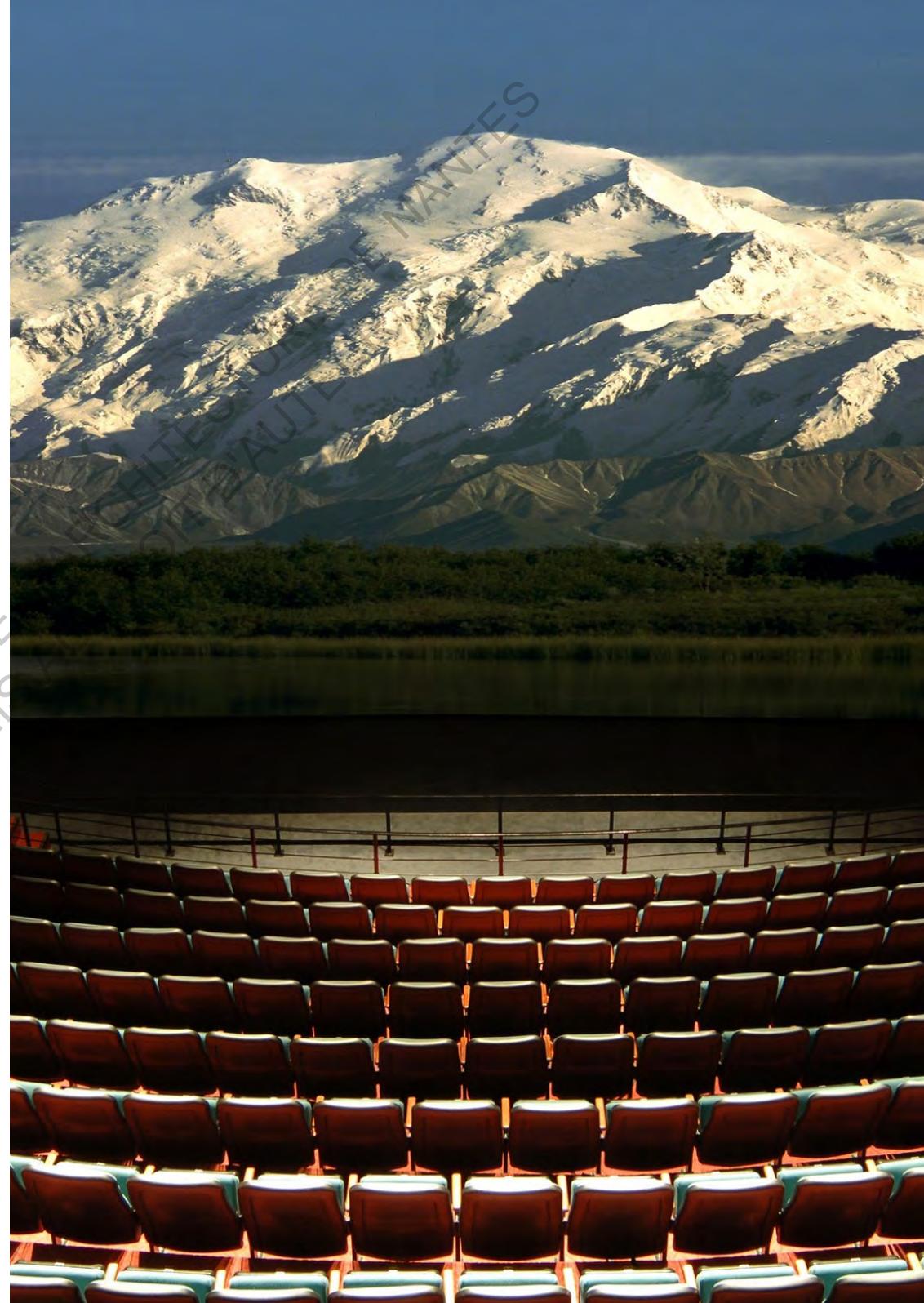
Ci-contre : Dans l'enceinte d'un stade, on peut défier les lois au nom de la fête et être, le temps d'un match, les princes de la cité.



battre pour encourager une équipe. La cabane dans le lit faite par les enfants est une hétérotopie en ce sens qu'ici, c'est l'imaginaire de ces derniers qui fixe les règles de ce qu'il est possible de faire et de ne pas faire : pour y pénétrer on vous demandera un mot de passe, les jeux « de filles » peuvent y être interdits. Ces lieux sont donc tous des échappatoires à la société journalière, ils permettent aux individus de s'extraire de leur condition sociale et provoquent tous un imaginaire puissant. La grande différence avec les utopies réside dans le fait que ces dernières sont essentiellement des lieux irréels qui n'appartiennent à aucun espace physique. Les hétérotopies, bien qu'en dehors de tout lieu, s'inscrivent dans le réel. Foucault explique : « En général, l'hétérotopie a pour règle de juxtaposer en un lieu réel plusieurs espaces qui, normalement, seraient, devraient être incompatibles : le théâtre qui est une hétérotopie, fait se succéder sur le rectangle de la scène toute une série de lieux étrangers ». Ce sont donc des espaces localisables qui produisent une sorte de contre-emplacement à tous les autres lieux, ils sont à cheval entre le réel et l'imaginaire puisque leur constitution est une construction du cerveau humain comme le sont les paysages par exemple. Dans ces espaces, Foucault raconte que le temps peut être perturbé, dilaté, accéléré. Ce sont des lieux transitoires, éphémères, on ne s'installe pas, on ne réside pas dans une hétérotopie.

Je qualifierai mes lieux fantômes d'espaces hétérotopiques. Ils n'obéissent plus à des règles fixées par la société, ils ont tous ce statut de « contre-espace » où l'imaginaire prend vie lorsque l'on y entre. En leur sein je suis capable de reconnaître un certain nombre « d'espaces imaginaires » qui se superposent comme dans le théâtre de Foucault. Prenons l'exemple de la carrière Miséry qui est un lieu fantôme au bord de la Loire et au sud du quartier Chantenay à Nantes. Lorsque j'y ai pénétré pour la première fois, je savais qu'il s'agissait d'une ancienne carrière de pierres. J'imagine donc que le relief du plateau encastré dans la colline n'est pas le fait de la nature, mais des hommes. J'imagine que des centaines d'ouvriers ont passé leur vie à attaquer la butte pour en extraire la pierre. Ceci constitue ce que Foucault

Ci-contre : La salle de cinéma est un espace hétérotopique en ce sens qu'elle crée une infinité d'espaces imaginaires sur un rectangle vertical, grâce à la magie de la projection.



appelle un «espace imaginaire». Au même instant, j'ai vu les ronces qui ont envahi une bonne partie du site et j'en déduis que la nature a fait son œuvre depuis quelques années déjà pour que des arbres aient eu le temps de trouver un terreau fertile et de pousser à cette hauteur. On voit ici comment un certain nombre d'histoires ou «d'espaces imaginaires» nous apparaissent alors et se superposent au fur et à mesure que nous explorons les lieux, avec celui des graffitis, de la grande dalle de béton, et ainsi de suite.

Mais la spécificité des lieux fantômes réside dans le fait que l'on ne comprend pas bien la fonction des formes qui nous font face : contrairement à un décor de théâtre qui est là pour nous plonger dans un univers précis et appuyer la pièce, on ne saisit pas bien à quelles fonctions obéit un lieu fantôme. Sert-il de logement pour des SDF ? Ai-je le droit d'y pénétrer ? Ou encore que signifient ces étranges acronymes sur le mur ? Pourquoi les répéter un peu partout sur le site ? On comprend bien qu'il y a plusieurs logiques à l'œuvre et que ni les matelas par terre, ni les tags ne sont là par hasard. On a bien une idée de ce qui se trame dans cet endroit, mais les réponses sont insuffisantes pour pouvoir apprivoiser le lieu, se l'approprier.

On n'est pas à l'aise dans un lieu fantôme, on est sur le qui-vive. Cette sensation un peu dérangement de se trouver face à un environnement étranger et sauvage est caractéristique des lieux fantômes parmi les hétérotopies. Elle se distingue de ce que l'on peut ressentir dans une pièce de théâtre où notre place sociale n'est pas remise en question par la configuration des lieux.

De plus, ce que j'appelle «l'aura» émise par un lieu, cette ambiance architecturale particulière, n'est pas abordée par Foucault. Le philosophe structuraliste perçoit les hétérotopies aussi et surtout comme un phénomène construit par la société en général. Il cherche les raisons sociologiques, historiques, qui sont à l'origine de familles d'espaces hétérotopiques tels que les asiles ou les cimetières, pour la société occidentale. Il ne s'attarde pas sur les émotions ressenties d'une hétérotopie à l'autre, comme j'ai pu le faire en parlant de ma

.....

Ci-contre : Sur la paroi en pierre se superposent plusieurs espaces imaginaires, la taille de la pierre, la peinture des graffitis, la disposition des palettes, l'envahissement de la nature...



propre expérience dans l'introduction.

Cependant cette analyse centrée sur une échelle plus individuelle trouve écho dans les recherches de l'Internationale Situationniste et sa psycho-géographie. Guy Debord, chef de file du mouvement, a donné la définition suivante de la psycho-géographie : « L'étude des lois exactes et des effets précis du milieu géographique, aménagé ou non, agissant directement sur le comportement affectif des individus »⁽²⁾. Il s'agit donc bien de déterminer les lois exactes, ce que je nomme « l'aura », du milieu géographique - dans mon cas le lieu fantôme - agissant sur le comportement de celui qui s'y trouve.

Le livre *Psycho-géographie!* de Merlin Coverley⁽³⁾ s'efforce de remonter dans une première partie aux origines de ce terme malgré le déni de ces créateurs modernes, les Situationnistes. Il trouve sa source dans la littérature londonienne gothique du 18^{ème} siècle, avec entre autre Daniel Defoe qui a notamment écrit *L'année de la peste*⁽⁴⁾ et *Robinson Crusoë*⁽⁵⁾. Le mystère qui entoure le mouvement gothique de Londres à cette époque n'est pas sans rappeler un vocabulaire fantomatique. Defoe parle d'un « esprit » qui « hante » la cité et qui serait responsable de cette ambiance si particulière à Londres. Ses livres tentent de capter le « merveilleux » et « le mystique » dans les rues, en apparence banales, de la capitale. Tout le vocabulaire paranormal est présent à cette époque pré-industrielle, de la « magie » de la ville à la « présence » d'une force capable de transformer les hommes qui habitent la cité. On découvre l'émergence de récits psycho-géographiques à Paris un siècle plus tard, par la figure du flâneur qui apparaît avec Baudelaire dans *Le Spleen de Paris*⁽⁶⁾ et Benjamin dans *Le livre des passages*⁽⁷⁾. Une période où la ville se transforme à grands coups de percées haussmanniennes : la mélancolie de voir disparaître les

2. DEBORD Guy, *Manifeste de l'internationale situationniste*, 1960, ed. Champ Libre

3. COVERLEY Merlin, *Psycho-géographie!*, ed. Les Moutons Electriques, 2006

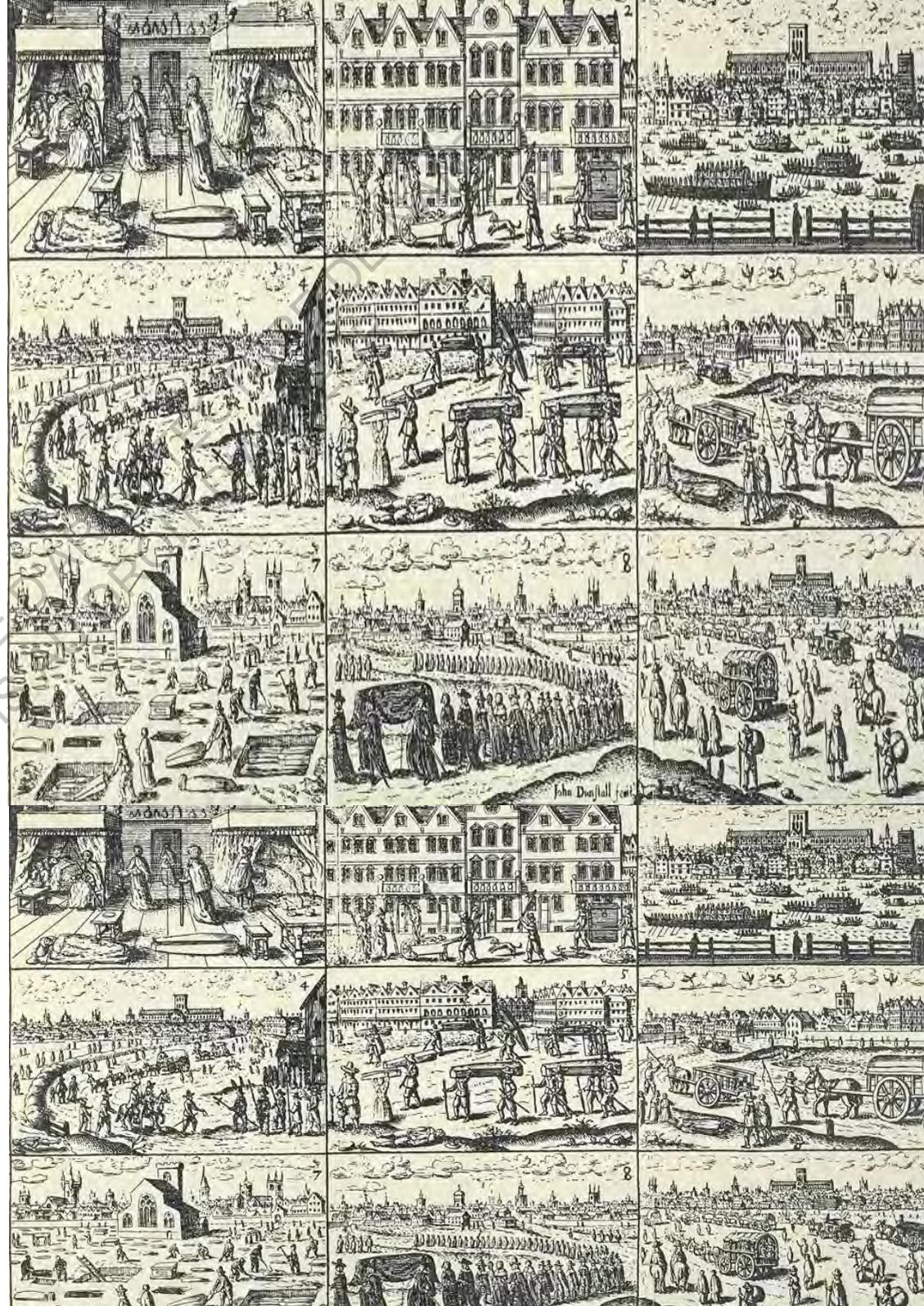
4. DEFOE Daniel, *Journal de l'année de la peste*, ed. Gallimard, 1982

5. DEFOE Daniel, *Robinson*, ed. Gallimard, 1968

6. BAUDELAIRE Charles, *Le spleen de Paris*, ed. livredepoche, 2003

7. BENJAMIN Walter, *Le livre des passages*, ed. Passages, 2000

Ci-contre : Je journal de l'année de la peste de Daniel De Foe décrit l'impact de la peste de 1664 sur la ville de Londres, et par ce biais, les répercussions psychologiques sur ses habitants



rues moyenâgeuses donne en partie naissance au *Spleen de Paris*. Le livre des passages est écrit précisément pour recenser les transformations sociologiques et économiques qui accompagnent l'avènement des grands boulevards et la disparition des passages couverts.

Ces deux courants littéraires, parisiens et londoniens, montrent que lorsqu'une partie tangible de la ville meurt, le laps de temps précis où les vieux quartiers ne sont pas encore démolis, mais déjà abandonnés, est un moment particulièrement propice à l'émergence d'une forme de psycho-géographie. Ce n'est à mon avis pas un hasard si de nos jours, les ruines et la psycho-géographie sont à la mode. Notre période post-industrielle a fait de la délocalisation industrielle et de la restructuration économique un phénomène global qui touche toutes les villes, pas seulement les capitales. Moi même, je suis issu d'un quartier populaire de Toulouse, St-Cyprien, qui aujourd'hui est fortement gentrifié du fait de sa proximité au centre ville. J'ai connu la disparition de plusieurs entreprises et de la classe ouvrière qui allait avec. C'est sans doute une des raisons pour lesquelles ce sujet m'intéresse autant.

Enfin, Merlin Coverley se penche sur l'avant-garde surréaliste qui est à l'origine de l'Internationale Situationniste.

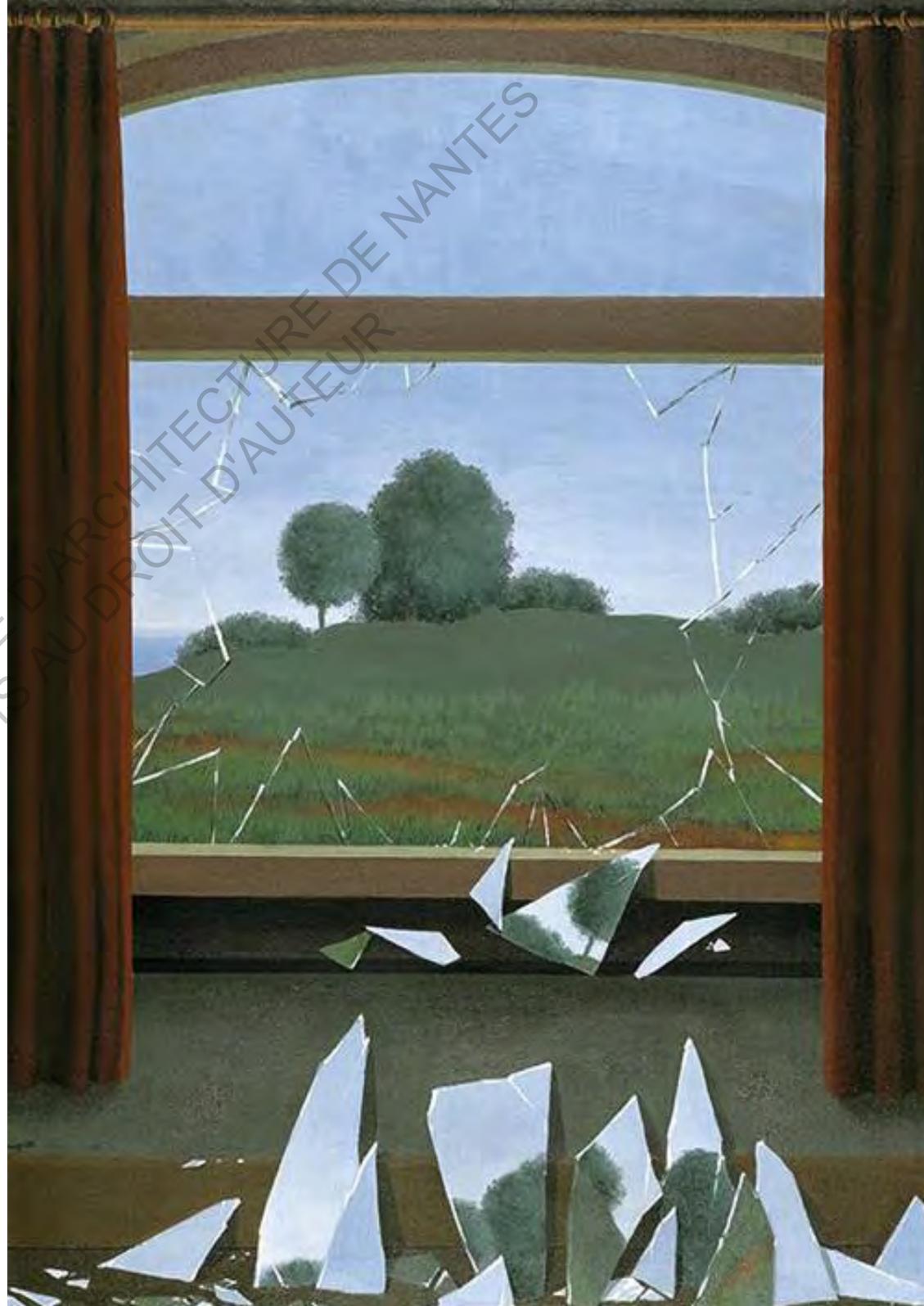
D'abord par leurs méthodes de travail. En effet, les surréalistes étaient adeptes des sorties nocturnes pour parcourir la ville sans but précis, sauf peut-être celui de boire et de trouver une prostituée à leur goût. Breton et sa *Nadja*⁽⁸⁾ ou Aragon avec *Le paysan de Paris*⁽⁹⁾ sont des exemples brillants de la littérature surréaliste et trouvent leur source d'inspiration dans ces ballades. Sans pour autant théoriser la chose, Breton et ses camarades pratiquaient ce que les situationnistes appellent une dérive, c'est-à-dire parcourir une portion de territoire afin d'en capter les influences psychologiques. Selon les situationnistes, c'est la seule méthode qui soit réellement efficace pour « détecter et apprécier le relief psycho-géographique d'une ville »⁽¹⁰⁾.

8. BRETON André, *Nadja*, ed. Folio, 1972

9. ARAGON Louis, *Le paysan de Paris*, ed. Gallimard, 1972

10. DEBORD Guy, *Manifeste de l'internationale situationniste*, 1960, ed. Champ Libre

Ci-contre : *Faire émerger le merveilleux du quotidien le plus banal, le crédo des Surréalistes. Eux aussi utilisaient la balade pour mieux percevoir le paysage extraordinaire qui existe dans nos villes.*



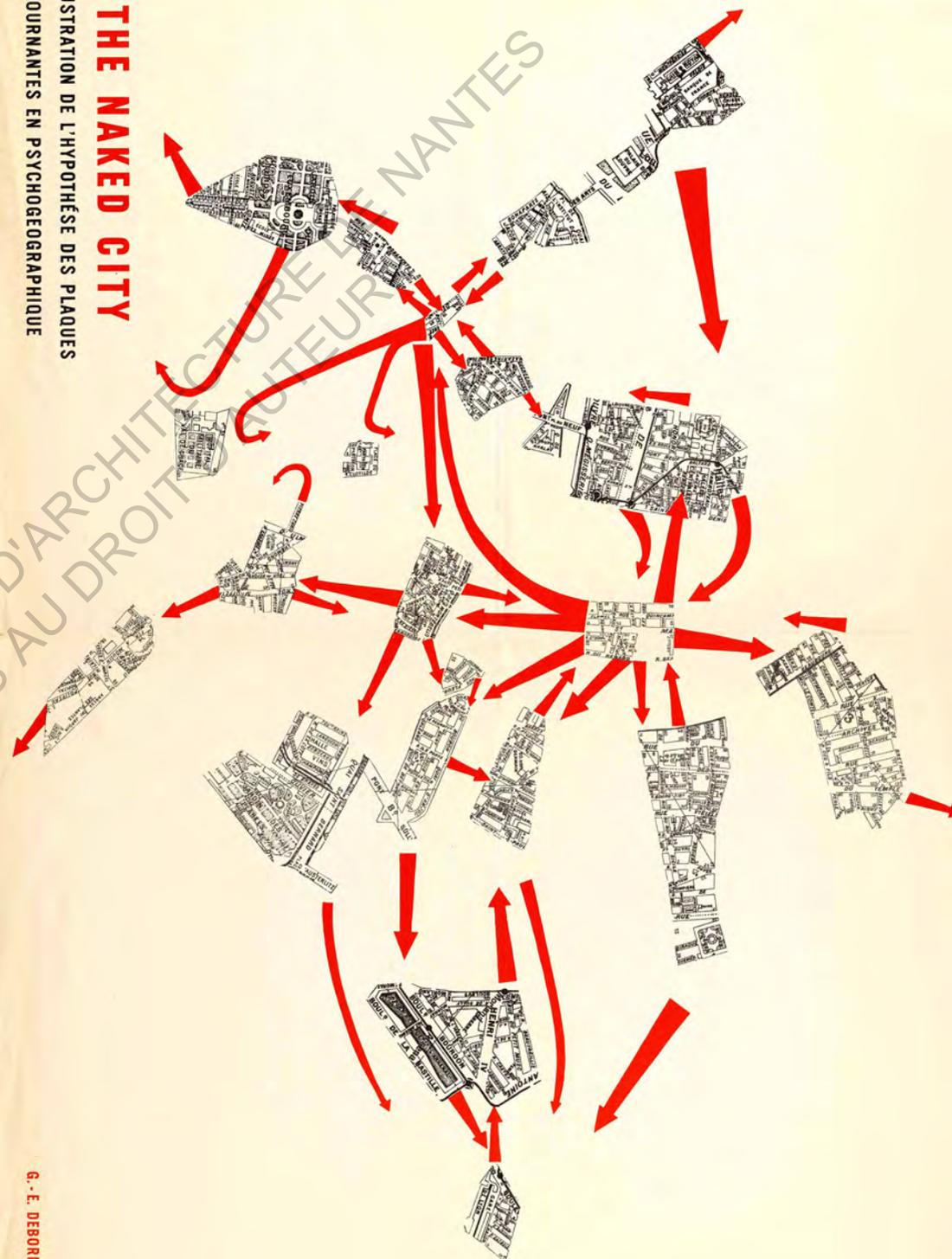
Ensuite, les surréalistes sont les ascendants directs des situationnistes : l'auteur explique comment l'avant-garde surréaliste s'est dissoute en de nombreux groupuscules plus ou moins petits, plus ou moins extrémistes. Ces derniers ne produisirent pas d'idées nouvelles et finirent par mourir, ou par rejoindre l'Internationale Situationniste conduite par Guy Debord.

Dans une deuxième partie, le livre nous éclaire sur les motivations du projet situationniste. Son but est d'établir la psycho-géographie comme une science telle que la décrit Debord dans la définition que j'ai citée plus haut. Il découle de celui des surréalistes: révéler au plus grand nombre le merveilleux dans le quotidien le plus banal. Les situationnistes espèrent eux aussi parvenir à une prise de conscience généralisée de la carence intellectuelle que génère le système politique libéral. La psycho-géographie est donc un outil parmi d'autres pour parvenir à élever le peuple à un niveau de conscience révolutionnaire. Cependant, les situationnistes se démarquent nettement de leurs prédécesseurs surréalistes par la rigueur scientifique qu'ils appliquent dans leurs travaux. Ils laissent de côté une poésie exploratoire qui permettait aux surréalistes d'approcher les frontières du rêve. L'avant-garde se consacre au contraire à théoriser leur démarche et faire naître de la psycho-géographie une science.

Pour parvenir à révéler les effets psychologiques d'un milieu, Debord utilise une carte, la géométrie exacte d'un territoire. Selon l'auteur, c'est une erreur. En effet, ce médium est choisi d'abord pour des raisons politiques avant un quelconque intérêt scientifique : la carte, plan de combat inventé par les militaires, est l'outil privilégié du masterplanning et de la Charte d'Athènes. Utiliser la carte, c'est détourner un des principaux outils des modernistes qui planifient la ville de haut, avec un rapport hiérarchique très fort entre le concepteur et les utilisateurs. Ici la carte se trouve être produite par et donc au service de l'utilisateur, elle devient un moyen politique de son émancipation. En revanche, la carte n'est pas un médium

.....
Ci-contre : Protégés par l'enceinte d'un stade, on peut défier les lois au nom de la fête et être, le temps d'un match, les princes de la cité.

THE NAKED CITY
ILLUSTRATION DE L'HYPOTHÈSE DES PLAQUES
TOURNANTES EN PSYCHOGÉOGRAPHIQUE



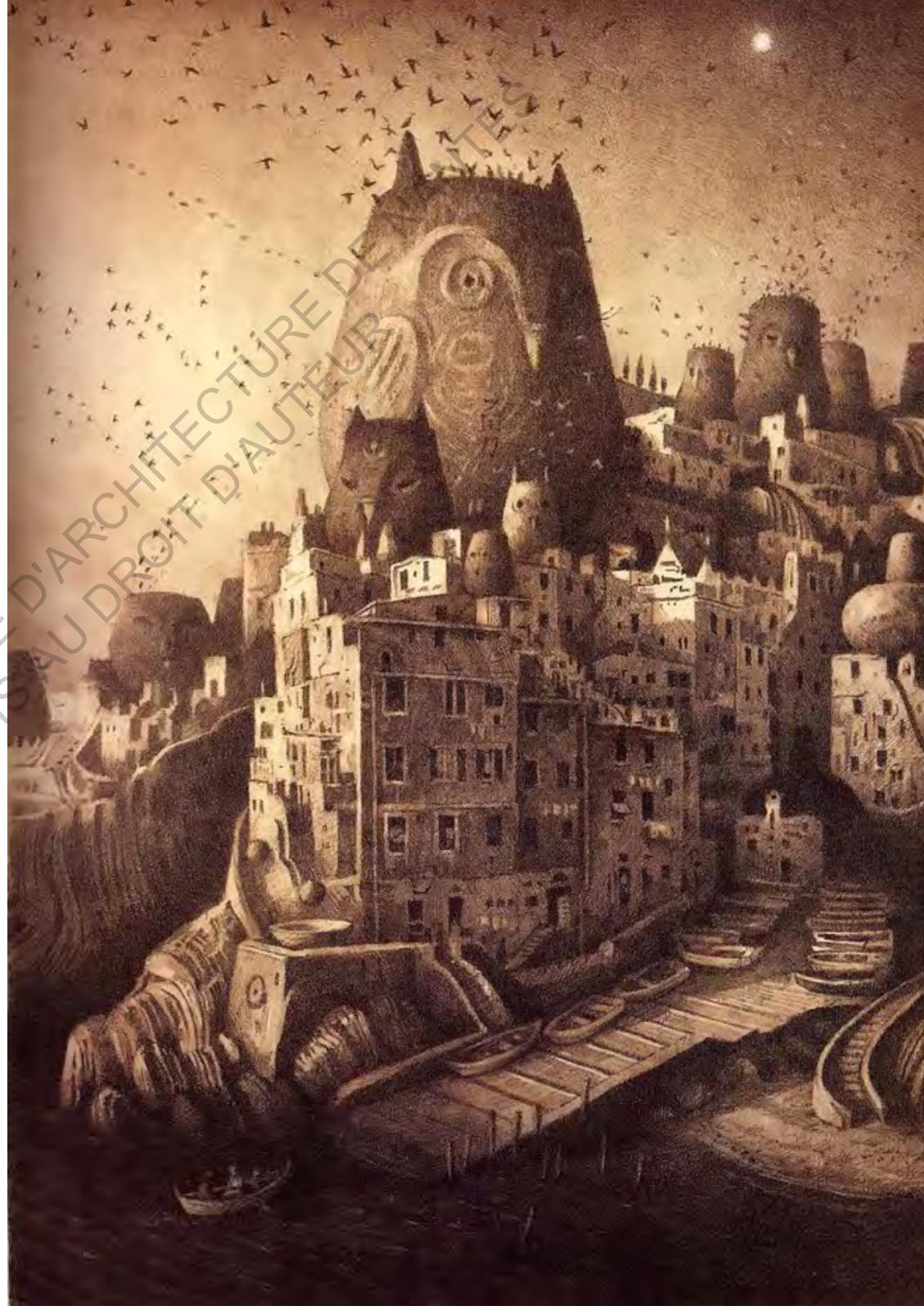
très pratique pour décrire des sensations, une psychologie, ou retranscrire les différentes marches qu'un flâneur peut faire. Elle échoue à synthétiser les effets psychologiques d'un milieu, aussi variés que les individus qui le traversent. La carte ne peut montrer qu'un seul effet psychologique à la fois sur un lieu. D'autres médiums, tels que la photographie, le cinéma ou le livre se montrent beaucoup plus bavards et riches pour décrire les impressions psycho-géographiques.

L'héritage des situationnistes, bien que décevant, apporte cependant une véritable base de réflexion pour comprendre les lieux fantômes. L'auteur apporte de nombreuses références littéraires contemporaines qui reprennent les travaux de l'Internationale et cite plusieurs livres qui m'ont touché lorsque je les ai lus : les bandes dessinées de Shaun Tan comme *Là où vont nos pères*⁽¹¹⁾ ou de Jirô Tanigushi et son *Quartier lointain*⁽¹²⁾. L'auteur insiste aussi sur l'importance de la marche, qui n'a pas d'autre but que celui de révéler la ville. Cela confirme le pressentiment que j'avais lorsque j'ai écrit l'introduction. La flânerie pour Baudelaire et Benjamin, la déambulation (stalking) des londoniens, ou la dérive des situationnistes, est à chaque fois le procédé qui conduit à la révélation de ces phénomènes, toutes époques confondues. Elle est à la fois cette portée sensible permettant à l'artiste de trouver un imaginaire dans des lieux en apparence banals, et cette portée révolutionnaire de donner de l'importance à des environnements populaires qui ignorent leur beauté et leur importance dans le fonctionnement de la ville.

Les motivations militantes des situationnistes font apparaître le rôle éminemment politique de la psycho-géographie et au-delà, de l'urbanisme. Cela peut sembler une évidence, pourtant ce fait est souvent oublié lorsque les acteurs publics parlent d'espaces fantômes car ces derniers sont souvent perçus comme des espaces morts, que l'on doit absolument revitaliser. Les lieux fantômes restent des

.....
11. TAN Shaun, *Là où vont nos pères*, ed. Dargaud, 2007
12. TANIGUSHI Jirô, *Quartier lointain*, ed. Casterman, 1998

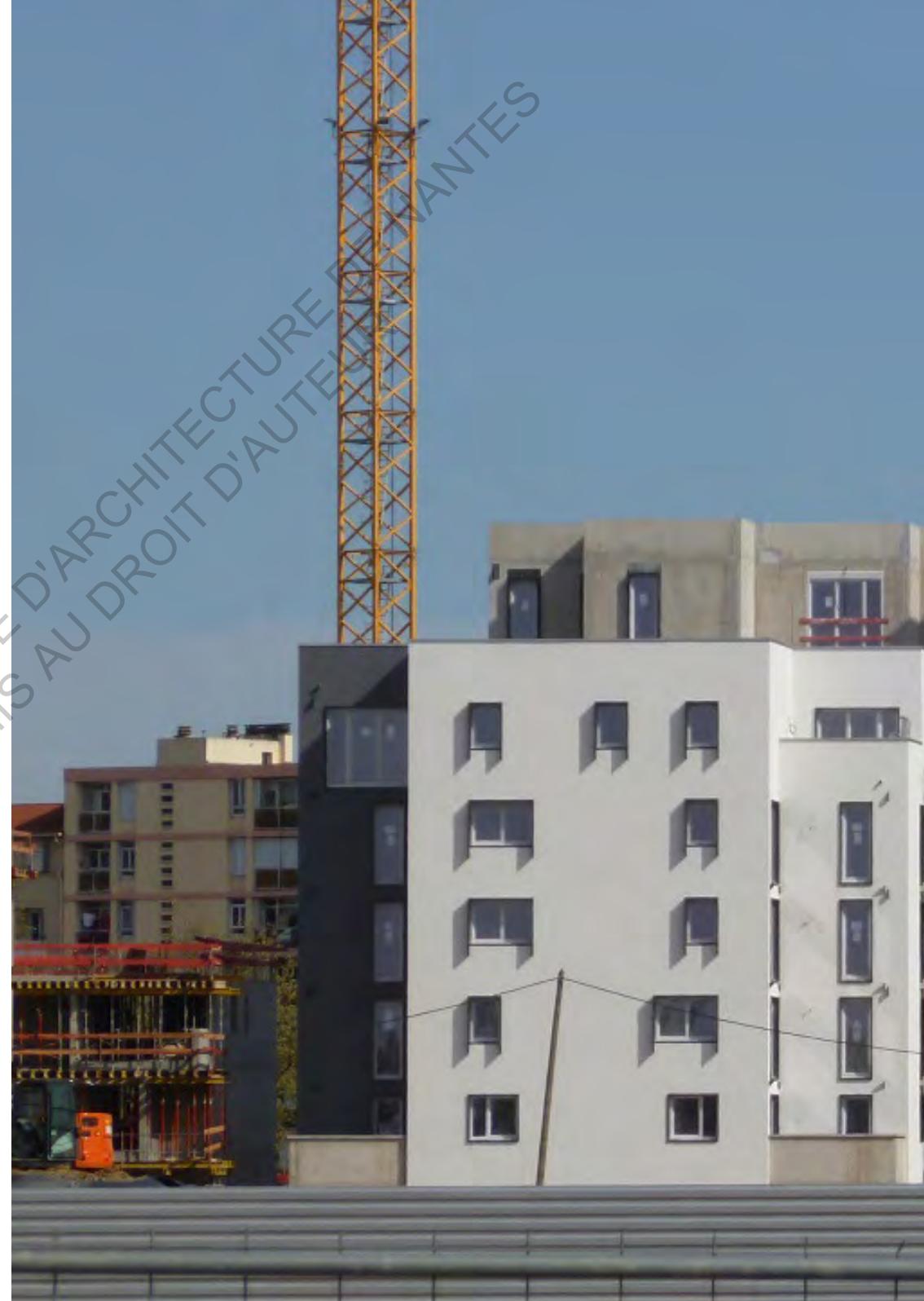
Ci-contre : Shaun Tan a publié la BD «*Là où vont nos pères*» (*The arrival*) et raconte dans un univers onirique l'histoire de migrants du 20^{ème} siècle, dont son père fait parti.



espaces de la cité, ce qu'on peut y faire est en soi un enjeu politique. De plus, considérer le lieu fantôme comme un milieu riche et plein de vie modifie radicalement la manière dont on y intervient, les actes de tabula rasa modernistes deviennent alors des actes de destruction d'une violence aveugle. Erwan, un ami du lycée que j'ai interviewé, me disait ceci à propos de la friche de la cartoucherie à Toulouse, qu'il a tagué pendant plus d'un an tous les mercredis :

«Tu sais ces lieux c'est comme tous ces endroits où on a squatté : le lycée, la fac, les bars. Tu sais très bien que c'est pas à toi mais forcément tu t'y attaches, ça devient un peu à toi à force. Et quand tu vois les images lèche-burnes de Nexity -je dis pas ça pour te vexer- (ma mère travaille chez Nexity) ben ça fout un peu les boules. Non mais c'était le terrain du TKC Krew quoi, d'y voir des tours s'y construire... Ouais, c'est pas ça que j'aurais eu en tête si on m'avait demandé mon avis sur le lieu.»

.....
Ci-contre : *«Ouais c'est pas ça que j'aurais eu en tête si on m'avait demandé mon avis sur le lieu.»*
La cartoucherie de Toulouse aujourd'hui



I-B- Constatations autour des lieux fantômes :

- La posture :

La plupart des gens peuvent se sentir effrayés à l'idée d'entrer dans un lieu fantôme. Ne sachant pas exactement ce que l'on va y trouver, chacun ressent une appréhension face à l'inconnu. Nos sens sont en alerte et chaque stimulus est un signe à interpréter. Si c'est un lieu de culte, veiller à rentrer sans offenser les pratiquants, si c'est une ruine, faire attention aux éboulis, si c'est un squat, les usagers pourraient être hostiles...

Puisqu'il exerce une sorte de frayeur, il n'est pas toujours évident de se laisser happer par le lieu fantôme. En ce qui me concerne, la curiosité m'a toujours poussé à pénétrer dans ces endroits. Mais ce n'est pas le cas de tous mes confrères qui parfois occultent le lieu plus ou moins consciemment.

Il y a une posture à adopter pour découvrir les lieux fantômes. Elle se rapprocherait de celle de l'explorateur, qui découvre pour la première fois un lieu, la peur au ventre mais avec l'excitation de marcher sur un territoire nouveau.

Voici un passage de l'un de mes entretiens avec Erwan, que j'ai cité plutôt :

« Quand on partait là bas, il fallait s'organiser parce qu'on savait qu'on allait y passer l'après-midi : chacun achetait sa peinture, moi je prenais le pack de binouses, Jo il ramenait les Kit-Kat et on mettait tout ça dans le vélo de Ben avec les sacs sur le côté. Le mercredi matin y avait méca avec le prof trop chiant, j'ai oublié son nom... Bref tu te souviens on passait la matinée à sketcher des lettrages pour l'après-midi. A midi pile on se barrait, un passage express à la cantine et c'était parti ! (...) Finalement moi je pense que le graffiti tout ça c'est cool mais c'est pas ça qui me faisait le plus kiffer, en fait on était trop bien là sur notre petit spot avec la cabane, les binches, le canap et le son... Je veux dire on a passé je sais pas combien de temps là-bas, mais je me souviens qu'à chaque fois c'était un peu les vacances en plein milieu de semaine. En fait tu vois pour moi à cette époque le jeudi matin c'était genre aussi moche que le lundi, le vieux retour à la réalité que tu te tapes, alors que la veille... En fait c'était ça ce spot c'était trop les vacances, c'était quand même une belle »

Ci-contre : Le voyage de Chihiro commence par l'entrée mal assurée d'une petite fille dans un lieu fantôme, il lui faut réunir son courage pour partir à la recherche de ses parents.



époque le lycée. »

Ce que raconte Erwan se rapproche à bien des égards de l'attitude des surréalistes lorsqu'ils partaient dans les rue de Paris à la recherche de l'ivresse. Il y a ce même côté immédiat dans le fait de pointer cet intérêt pour « les vacances », sans pour autant s'attacher à comprendre pourquoi il appréciait ces moments. Moi même, qui cherche dans ces pages à apporter un peu de rigueur scientifique à mon propos, je reprends une attitude plus « situationniste » lorsque je tente de décortiquer le fonctionnement de ces émotions.

En tant qu'architecte, je cherche des réponses formelles à un projet sur un site donné, parfois accueillant des lieux fantômes. Les contraintes du métier obligent les architectes à considérer le lieu sous plusieurs angles : le point de vue politique (en fonction de qui vous paye pour intervenir et de ce qu'il envisage d'y faire), le point de vue administratif (construire un bâtiment signifie un certain nombre de normes, accessibilité...), le point de vue constructif (construire un bâtiment signifie faire des fondations, attaquer le sol...) etc. Le point de vue de l'espace fantôme est une contrainte parmi d'autres qu'il est plutôt bien vu d'écarter pour se concentrer sur les autres, déjà nombreuses. Détruire un espace fantôme n'a, par définition, pas de conséquences sur la société qui le contient. Personne ne viendra pleurer sur le sort d'une ruine sauf peut-être une marge de la société comme Erwan. Leur sauvegarde dépend du bon vouloir des architectes, dont les contraintes du métier ne laissent que peu de place pour ces considérations peu pragmatiques. La question de la posture est alors primordiale pour que les membres de la profession soient en mesure d'appréhender un lieu fantôme.

Le plasticien et photographe Georges Rousse décrit lui aussi cette posture qu'il adopte lorsqu'il explore des lieux abandonnés⁽¹³⁾ : « *Le lieu abandonné a toujours été pour moi un refuge dans la ville. Dans l'enfance, il fut*

.....
13. CHARRE Alain, GASTAUD Claire, GRUMBACH Antoine, LEANDRI Paul, ROUSSE Georges, ROUX Natalie, VERGNE Jean-Charles, 2010, « *George Rousse, Architectures* », Paris, ed. Bernard Chauveau

Ci-contre : *La cabane et ses premiers créateurs*



terrain de jeux; à mes débuts photographiques, il fut le sujet. Par la suite il devint l'atelier, siège de transformations conduisant à un moment hautement spirituel, l'instant de la prise de vue tout en étant la base de mon image. » Les vidéos que présente l'artiste au public sont équivoques⁽¹⁴⁾ : elle montrent le silence monastique dans lequel il travaille, seul. Les seuls sons présents sont ceux des travaux qu'il entreprend pour réaliser son œuvre : les coups de masse dans le béton, le marteau qui effrite la brique, le cutter sur les derniers morceaux de placo-plâtre, et enfin le rouleau qui étale la peinture. Le photographe est concentré, il ne s'écarte pas de son objectif pour tenter de réaliser une œuvre qui capte des qualités architectoniques des ruines qu'il investit, et qui répondent toutes aux principes des espaces fantômes évoqués plus tôt.

Le motif de l'objectif photographique est récurrent dans l'œuvre de Georges Rousse, les travaux qu'il effectue dans le site révèlent le lieu, sa structure, ses ombres et lumières, un peu à la manière d'une chambre noire de photographe. La chambre noire est la boîte étanche à toute lumière où se révèlent sur la pellicule les intensités lumineuses de l'objet photographié dans une objectivité aveugle. Lorsqu'il réalise les travaux pour creuser un cercle dans le bâtiment, l'artiste évoque l'objectif photographique et par là même la chambre noire qui est placée juste derrière. Il nous fait imaginer ce cercle comme un révélateur de l'espace caché au sein même de la pièce. Le photographe parvient en quelque sorte à nous montrer le cœur de la chambre noire, ce contenant magique qui révèle la vérité de l'espace photographié et qui d'habitude est invisible puisque l'on a besoin d'une obscurité totale pour que la photo prenne forme. On se surprend alors à tenter nous-mêmes de faire ce que fait un appareil photo : révéler l'espace devant nous. Sans s'en rendre compte nous avons adopté la même posture que Georges Rousse lorsqu'il prend sa photo, celle de l'artiste/enquêteur qui tente de comprendre l'essence d'un lieu par la photographie. Le travail de l'artiste est donc très utile pour faire ressentir à tous l'état d'esprit que l'on peut adopter pour appréhender un lieu fantôme.

.....
14. PERRU Gilles, *Georges Rousse, la lumière et la ruine*, 1999, DVD (21 min) couleur

Ci-contre : ROUSSE Georges, *Chasse*, 2011, Usez



- La présence humaine :

Un lieu fantôme n'est pas systématiquement vidé de toute présence humaine. Il y a d'abord nous qui nous promenons dans les lieux. Quelques amis qui peuvent nous accompagner, on peut même y rencontrer des personnes extérieures qui passent par là.

Je peux dire qu'un lieu perd sa qualité fantomatique à partir du moment où une personne l'exploite. Il retrouve alors son statut de simple objet, n'existant qu'à travers le prisme de l'utilisation humaine, comme un outil ou une machine. Il y a à mon sens une sorte de rapport de force, qui doit être égal ou en faveur du lieu, pour que ce dernier puisse s'exprimer. Je remarque qu'il y parvient lorsque les personnes se fondent dans le décor. Dans une église, assister à une messe ne perturbera pas la présence du lieu.

L'usage de la parole lui aussi semble influencer la présence du lieu. Une conversation entre deux personnes peut ternir la présence de celui-ci quand elle n'entretient pas de relation particulière avec l'espace, ou bien que les interlocuteurs utilisent les qualités acoustiques du lieu justement pour pouvoir tenir leurs discours. Par exemple une salle de réunion ne peut pas être un espace fantôme car toutes ses qualités architectoniques sont au service de la réunion, le lieu où les hommes échangent. Inversement, une prière met en lumière l'église, qui agit alors comme un catalyseur pour faire entendre la voix des hommes à Dieu. Le lieu peut modifier les sons et signifier sa présence en compressant les voix, en produisant un écho sur les incantations du prêtre.

Le lieu fantôme doit donc avoir une importance sociale à jouer avec ceux qui le traversent pour que ces derniers puissent le percevoir, il doit imposer une forme de respect. Les bâtiments, de par leurs dimensions physiques, leurs hauteurs, mais aussi par l'ombre qu'ils exercent, l'humidité dont ils protègent, ont plus de facilité à être reconnus comme fantômes car bien qu'inertes, ils ont une influence forte sur leur environnement direct dont nous faisons partie.

.....
Ci-contre : Une église est un lieu fantôme : il agit directement sur l'état d'esprit de ceux qu'il abrite



- La vie des lieux fantômes :

Un lieu qui sort de l'emprise de la société ne perd pas pour autant toute forme d'existence. Le mystère qui l'entoure et la peur qu'il suscite font que les gens abordent souvent ces espaces avec un fort a priori, en les imaginant vides ou dangereux. Pourtant des activités très diverses s'y déroulent. Je dresserai ici une liste, encore une fois non exhaustive, de manifestations que l'on retrouve typiquement dans ce genre d'endroit.

La marge : L'anthropologie des 50 dernières années est revenue sur les territoires urbains occidentaux, elle y a entre autre étudié la vie des marginaux, à savoir tout ceux qui vivent en dehors de la société:

- Les SDF, les itinérants, y voient un refuge pour y passer un temps très variable, de quelques jours à toute une vie⁽¹⁵⁾. Ils sont généralement seuls ou en petits groupes, ils apprécient l'abri du vent ou de la pluie dans un lieu où on ne leur demandera rien. Ils n'investissent en règle générale presque pas les lieux : ils y installent un couchage dont ils sont souvent absents, et transportent leurs biens dans la journée.

- Les sans-papiers, les migrants, y voient un endroit où les autorités ne viendront pas les chercher. Ils sont de passage mais leur situation varie extrêmement d'un cas à l'autre, ils peuvent y passer une nuit et repartir mais certains montent des camps pérennes pour plusieurs années, lorsque le passage des frontières devient difficile. Les migrants voyagent souvent en groupe, en famille, allant de quelques individus à une centaine de personnes. Leurs conditions d'installation et l'impact qu'ils ont sur les sites dépendent largement du temps qu'ils y passent.

- Les gens du voyage cherchent un lieu pour garer leurs roulottes. Ils affectionnent ces lieux pour l'accès à l'eau et à l'électricité relativement facile qu'ils permettent (borne incendie, poteau électrique proche). Ils choisissent eux aussi les lieux abandonnés pour leur éloignement

15. AGIER Michel, *Le tournant contemporain de l'anthropologie*, 2013

Ci-contre : Photo issue de la série «fin de siècle», produite par le photographe et anthropologue Ralph Marcaux à la fin des années 80



des habitants ne désirant pas leur présence. Les gens du voyages restent en général une saison voire plus si les conditions sont bonnes, ils restent alors jusqu'à ce que les autorités les en délogent.

- Enfin, les artistes peuvent venir chercher de la place pour créer dans ces lieux le plus souvent déserts. Ils interviennent seuls ou en petits groupes. Leur impact sur le lieu est leur œuvre, généralement la plus influente par rapport aux autres groupes sociaux cités précédemment. Ils peuvent y passer la journée et y revenir de temps à autre pour un projet. Ils se lancent plus rarement dans des constructions plus ambitieuses qui dépasseront la journée de réalisation et qui pourraient demander alors de squatter le lieu.

La nature : L'homme mène un combat perpétuel contre la nature, dès lors qu'il abandonne une parcelle infime de terrain, la nature s'y glisse. Le paysagiste Gilles Clément décrit ce processus dans son livre *«Le tiers paysage»*⁽¹⁶⁾ et vante les mérites de cette colonisation inverse qui a pour qualité de développer une biodiversité dans des territoires fortement urbanisés et d'agir comme véritable «poumon vert» au cœur des villes. Il a influencé toute une génération de ses confrères dont Tibot Labat, que j'ai pu rencontrer.

Tibot fait parti du collectif Fertile, qui s'occupe entre autre de la transformation progressive de la friche Misery, une ancienne carrière de pierre de Nantes dans le Bas-Chantennais, tout proche de la Loire. La carrière a été transformée en brasserie, puis la compagnie a coulé dans les années 80, laissant le terrain abandonné jusqu'à ce que le collectif s'intéresse au lieu. Tibot nous dit ceci : *«D'un point de vue végétation, ça a commencé par un niveau zéro quand il n'y avait rien, et il y a ce qui s'appelle une série qui commence à se mettre en place, une série évolutive de la végétation. C'est à dire qu'il y a les premières plantes pionnières qui vont d'abord s'installer, par exemple le lichen sur le béton. Puis le lichen mort se décompose et commence à donner à manger à des mousses, qui viennent par dessus ça. Et les mousses c'est pareil : après leur croissance, elles fabriquent de la matière morte qui elle va être mangée par des végétaux un peu plus développés. De fil en aiguille on va avoir comme ça de la prairie, toutes les plantes que tu*

16. CLEMENT Gilles, *Le tiers paysage*, ed. Sens et Tonka, 2014

Ci-contre : *D'abord les mousses, puis les ronces, puis les arbustes... La carrière Misery à Nantes.*



peux voir ici. Et au fur et à mesure, le sol va s'enrichir de plus en plus, il va y avoir vraiment des végétaux qui ont besoin de bonnes conditions pour s'installer, donc des ronces. Et les ronces ça crée de l'ombrage, ça change vraiment les conditions naturelles, ça va permettre de protéger les graines d'arbres qui vont pouvoir germer. Donc une friche c'est ça c'est un cortège végétal en constante progression, et les essences vont se succéder comme ça les unes derrière les autres. »

Les activités informelles : Un terrain de jeux pour enfants, une rue où les hommes urinent à la sortie des bars, un espace pour faire sécher linge en été... Les lieux fantômes peuvent être appropriés de mille manières différentes par des activités définies par des individualités, sans qu'aucun discours n'ait été prononcé, sans que personne ne se soit mis d'accord. Il y a alors un accord tacite entre tous les utilisateurs réguliers du lieu, alors que ces derniers ne se connaissent pas forcément. Un exemple de ces usages implicites s'est trouvé sur mon site de projet lorsque j'étudiais au Canada : le lieu en apparence désert était traversé par plusieurs centaines de piétons par jour à certaines heures de pointe : ils franchissaient la voie ferrée pour aller au supermarché juste derrière, au lycée un peu plus loin ou encore au métro à l'est du site. La seule trace de ces passages dans la journée était les pas laissés dans la neige. Il n'y avait aucun moyen de connaître cet usage pourtant très fort du lieu, sauf évidemment en y venant pendant un horaire d'affluence, ce qui fut notre cas. Le potentiel généré par l'occupation des lieux fantôme est en fait une donnée qui est rarement négligeable pour les concepteurs amenés à y intervenir. Appréhender ces phénomènes place les concepteurs dans une posture idéale pour détecter les lieux fantômes.

Dans tous ces exemples il existe quantité d'appropriations plus ou moins fortes des lieux. Les lieux fantômes m'apparaissent car je ne fréquente pas régulièrement ces endroits ; en revanche, ils ont sans doute perdu cette qualité pour ceux qui ont apprivoisé le lieu, lui ont trouvé une utilisation, l'ont intégré dans une forme de socialisation (aussi marginale soit elle).

.....
Ci-contre : Des traces superficielles dans la neige révèlent un réseau piéton majeur dans le quartier



- II -

La reconquête des lieux fantômes,
un enjeu des sociétés post-industrielles



Le premier terrain de jeu des écoles d'architecture :

Les lieux fantômes sont très prisés par les écoles d'architecture, un des exercices phare de l'école consiste à «requalifier» ces endroits en logements, ateliers, programmes mixtes et autres lieux éducatifs. Ainsi dans toute ma scolarité, l'énorme majorité de mes exercices de projets se situait sur ces milieux délaissés :

2^{ème} année design de l'environnement, 2^{ème} semestre : rénovation d'une maison de ville en centre ville de Toulouse. Le lieu était alors inhabité depuis 5 ans.

3^{ème} année design de l'environnement, 1^{er} semestre : construction d'un nouveau quartier sur la friche d'une gare de triage et d'une usine de métallurgie à Montréal.

3^{ème} année design de l'environnement, 2^{ème} semestre : requalification d'un terrain vague attenant à une voie ferrée, à Montréal.

2^{ème} année à l'école d'architecture de Montréal, 1^{er} semestre : transformation d'un îlot Montréalais abandonné en logements collectif et activités diverses.

4^{ème} année à l'école d'architecture de Nantes, 1^{er} semestre : projet de culture urbaine sur le site des abattoirs de Nantes.

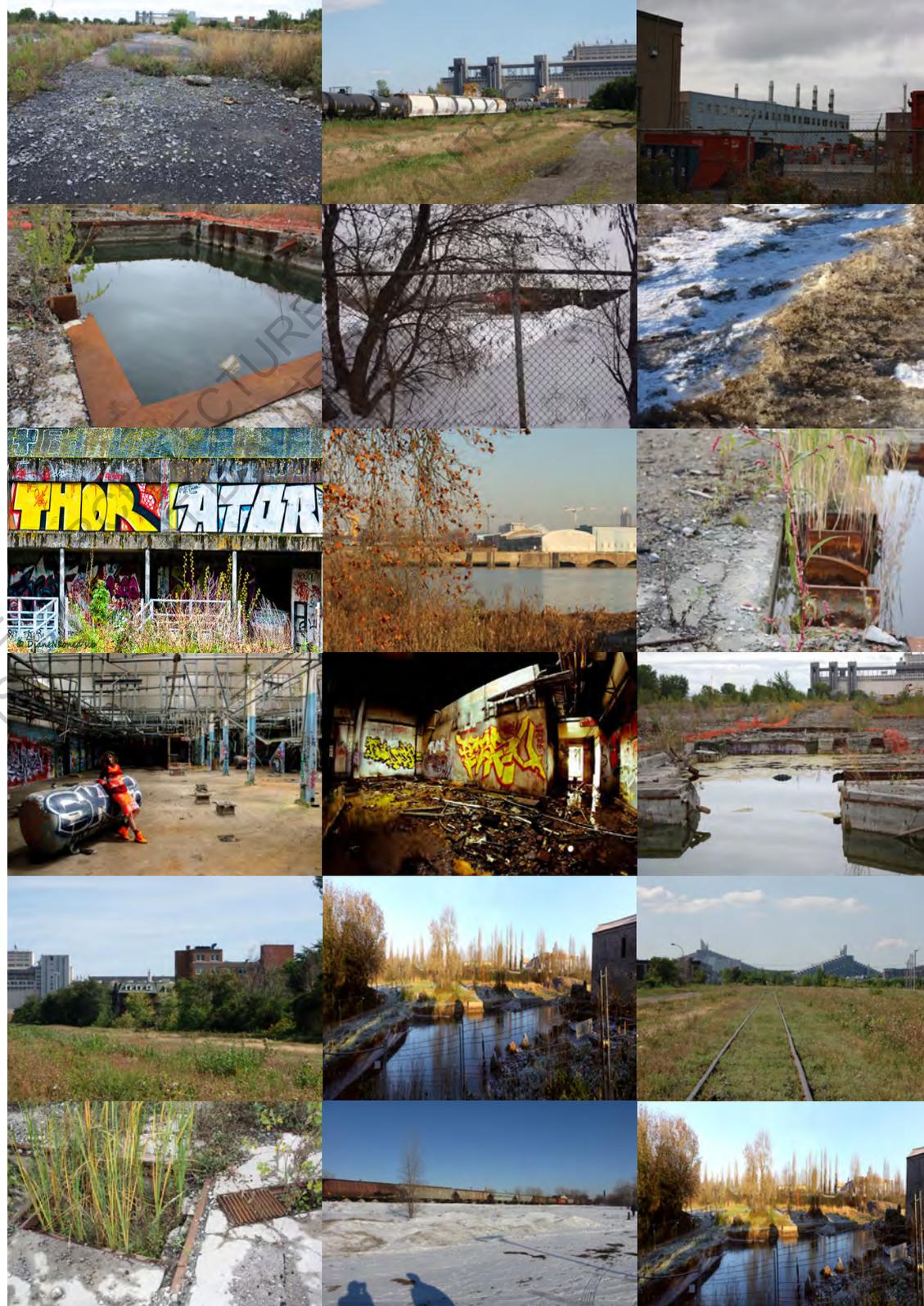
3^{ème} année, 1^{er} semestre : proposition alternative pour le projet urbain autour de l'hôpital Pirmil Confluence. De nombreux espaces diffus encerclent le site.

3^{ème} année, 2^{ème} semestre : reconversion de la gare de tramways de la Morrhonnière en «atelier de fabrique urbaine». Les locaux sont actuellement sous utilisés par les services de nettoyage de la ville.

5^{ème} année, 1^{er} semestre : études urbaines sur Athènes, exploration de la ville et tentatives de classification «du réel» arpenté dans la ville, parsemé de lieux désertés.

.....

Ci-contre : Des lieux fantômes que j'ai rencontré lors de mes différents projets à l'école



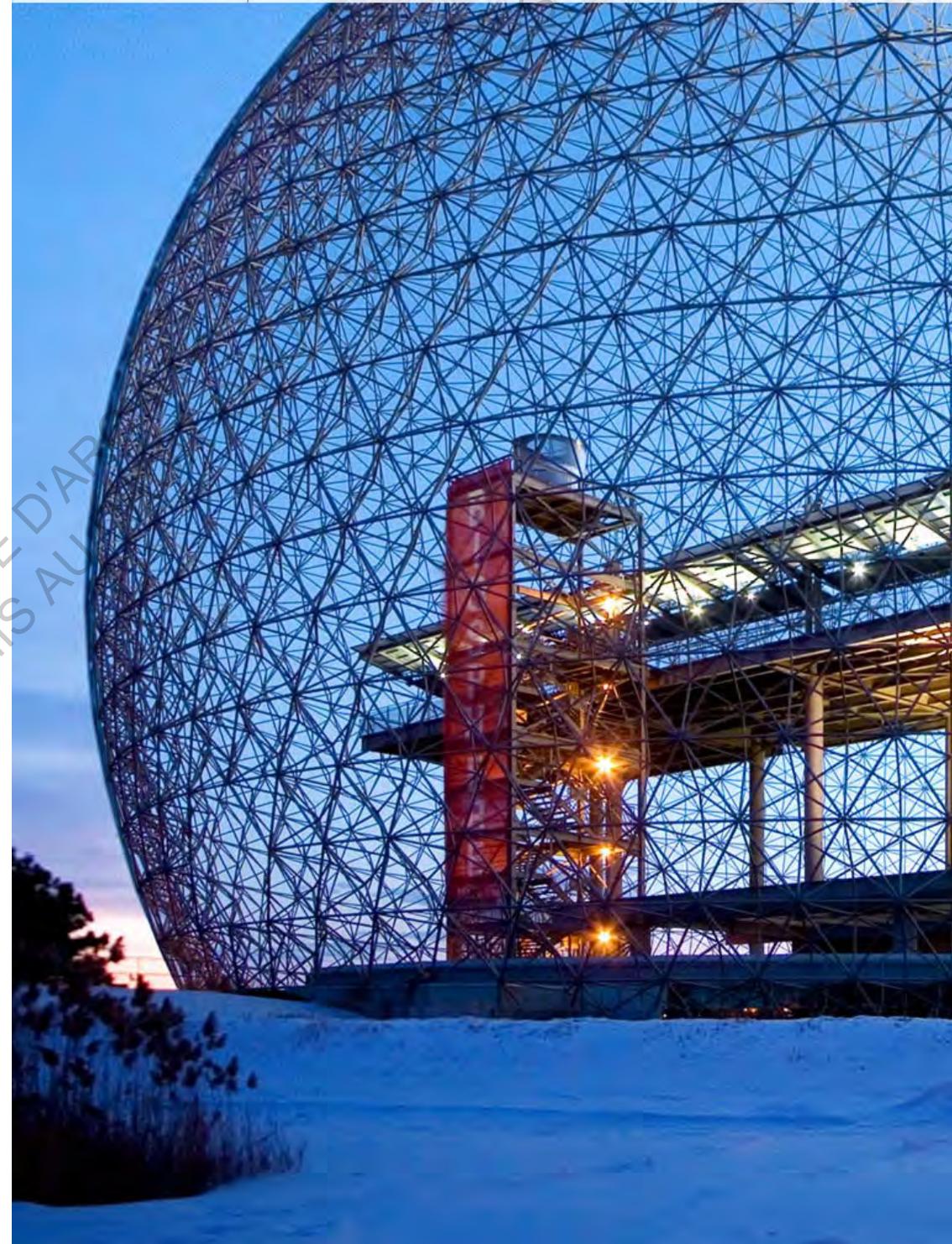
Les raisons qui poussent les écoles à montrer autant d'intérêt pour ces lieux sont nombreuses. D'abord le potentiel économique pour les futurs architectes : ce sont autant de mètres carrés qui embarrassent des propriétaires qui sont prêts à investir dans un architecte pour trouver un moyen d'exploiter cette surface.

L'attrait pédagogique que représente la requalification d'un lieu fantôme explique aussi cette popularité. Ce dernier demande qu'on imagine un nouvel usage de l'espace, et la matière architectonique déjà présente sur place possède souvent une identité forte avec laquelle plusieurs enseignants aiment jouer.

La disposition des autorités à laisser les étudiants investir les lieux et proposer des idées sur ces terrains sont un argument de plus, elles ont en effet souvent une idée assez vague de ce qu'ils pourraient devenir. Par ailleurs, il n'y a pas ou plus d'habitants officiels qui pourraient nous interdire d'entrer. Le phénomène de mode qui s'étend autour de la culture urbaine encourage cet engouement, les lieux réhabilités reçoivent systématiquement cette image jeune et branchée.

Enfin, la réhabilitation est perçue extrêmement positivement par la société, elle est souvent associée à une démarche écologique de «recyclage» d'un lieu. La réhabilitation est devenue un exercice incontournable et transdisciplinaire, j'ai pu le constater dans chacune de mes formations en France ou en Amérique du Nord. Aujourd'hui, des diplômes spécialisés existent, on regroupe cette pratique autour du champ disciplinaire du patrimoine. C'est le fruit d'un intérêt croissant depuis maintenant 30 ans en France, et plus encore dans les pays anglo-saxons. Au cours de cette partie, je vais d'abord analyser et développer les facteurs historiques qui ont amené cet engouement pour le lieu fantôme. J'illustrerai ensuite la diversité des réponses architecturales qui y sont construites. A chaque fois, je prendrai un exemple que je considère comme emblématique d'une pratique et les enjeux que soulèvent ces différentes manières d'aborder l'espace. Enfin, je tenterai de comprendre comment chaque projet-type modifie notre manière de percevoir ces lieux.

.....
Ci-contre : Livret de description du programme de DESS «architecture moderne et patrimoine» de l'Université du Québec à Montréal



II- A- Histoire de la ville post-moderne et mutations socio-économiques :

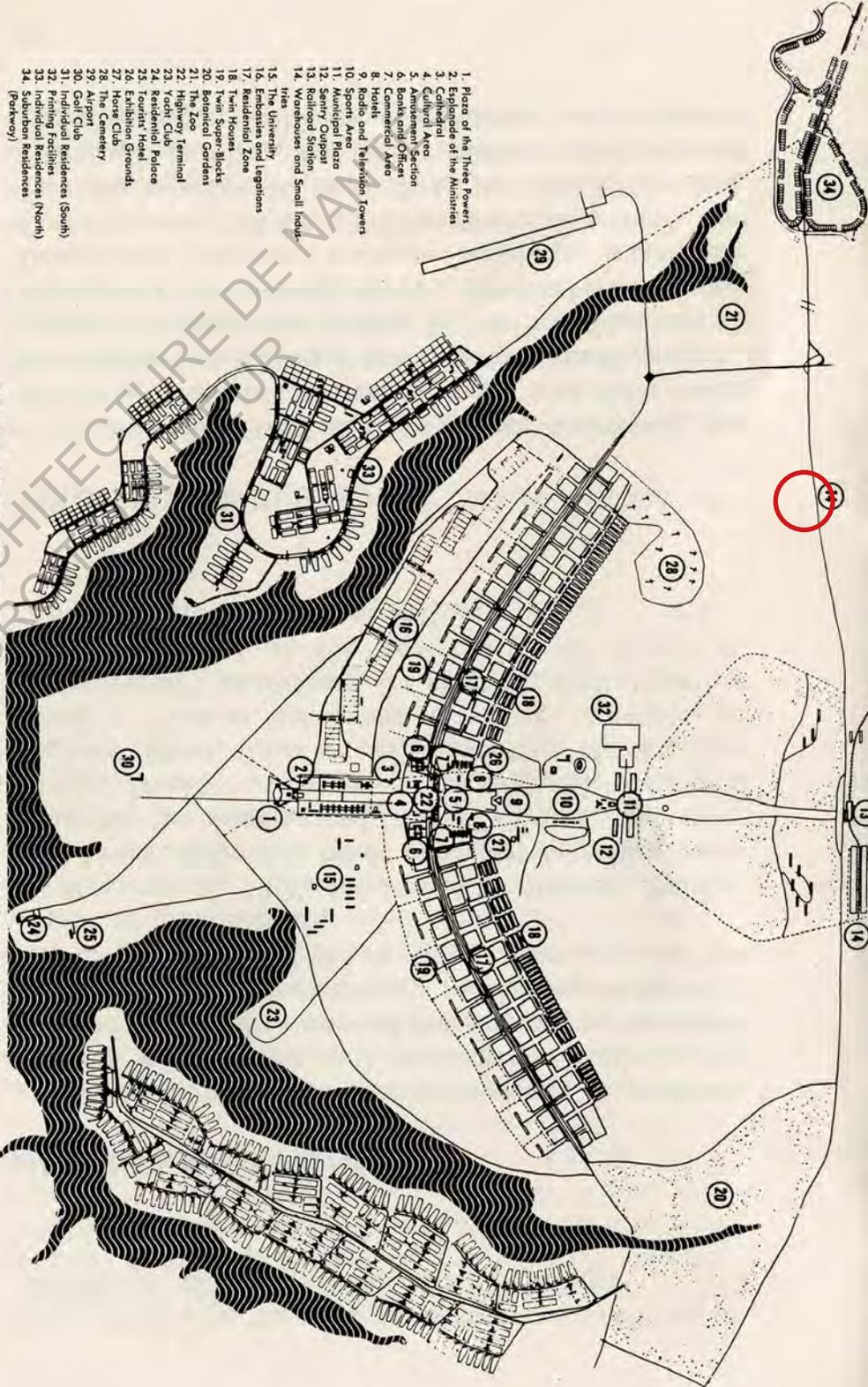
- Les modernistes déconsidèrent le contexte :

La période moderne en architecture fait table rase du passé, de l'existant : Le Corbusier rêve alors de construire une ville de cinq millions d'habitants au beau milieu du centre historique de Paris, plus tard Brasilia est construite au fin fond de la jungle selon les préconisations de la Charte d'Athènes, qui écrit explicitement : «69 La destruction de taudis à l'entour des monuments historiques fournira l'occasion de créer des surfaces vertes. Il se peut, dans certains cas, que la démolition de maisons insalubres et de taudis autour de quelque monument de valeur historique détruise une ambiance séculaire. C'est chose regrettable mais inévitable. »⁽¹⁷⁾. Il y a dans le mouvement moderne un rejet clair du contexte, qu'il soit historique et social pour Paris, ou environnemental pour Brasilia, préférant une approche universaliste sensée régler l'ensemble des problèmes de la société moderne. Les penseurs modernes sont caractérisés par cette confiance aveugle dans le progrès et ce n'est pas sans un certain dédain qu'ils regardent l'environnement de leur époque, en proie à sa condition matérielle. On veut purger les villes des taudis insalubres, on veut réorganiser les réseaux routiers et passer pleinement dans l'ère de la voiture. Ce texte phare servira donc de ligne de conduite à une majeure partie des architectes occidentaux, tandis que le monde se globalise et que le mouvement moderne s'internationalise. Il établit « 79 (...) L'habitation étant considérée comme le centre même des préoccupations urbanistiques et le point d'attache de toute les mesures. » Reléguant par là au second plan le dessin/dessein du reste de la ville, comme les infrastructures routières ou l'industrie qui sont abandonnées aux ingénieurs et gérants de la force industrielle.

17. LE CORBUSIER, *La charte d'Athènes*, ed. Minuit, 1968

Ci-contre : *Le masterplan de Brasilia, étandard de la Charte d'Athènes. Niemeyer a dessiné l'habitat et les administrations mais s'est contenté d'un point n°14 pour les industries.*

PRIZE-WINNING PILOT PLAN OF BRAZIL'S NEW CAPITAL
 This is the prize-winning sketch of the lay-out of Brasilia, which earned for Sr. Lúcio Costa Cr\$1,000,000. The resemblance to an airplane is noticeable at once and has already given rise to the remark that the plan befits a capital in the air age. The shaded area forming a rough triangle at the base is the artificial lake, which will be a feature of the landscape. Other sections may be identified by the above numbers.



1. Plaza of the Three Powers
2. Exploited of the Ministries
3. Cultural Area
4. Cultural Area
5. Amusement Section
6. Banks and Offices
7. Residential Area
8. Hotel
9. Radio and Television Towers
10. Sports Area
11. Municipal Plaza
12. Sanitary Outpost
13. Railroad Station
14. Workhouses and Small Industries
15. The University
16. Embassies and Legations
17. Residential Zone
18. Twin Towers
19. Twin Towers
20. Botanical Gardens
21. The Zoo
22. Highway Terminal
23. Yacht Club
24. Residential Police
25. Tourist Hotel
26. Exhibition Grounds
27. Horse Club
28. The Cemetery
29. Airport
30. Cultural Club
31. Individual Residences (South)
32. Printing Facilities
33. Individual Residences (North)
34. Suburban Residences (Parkway)

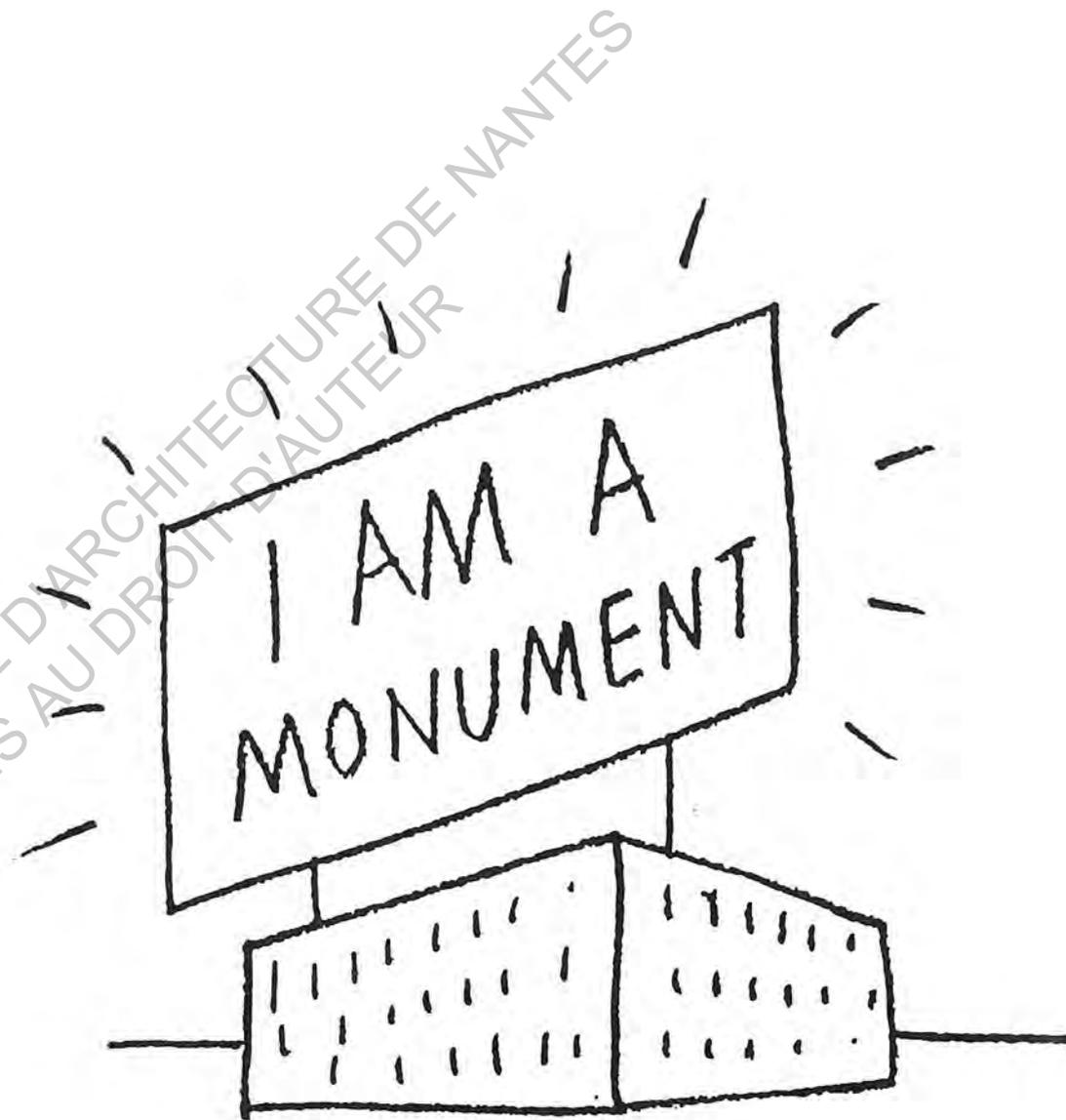
- Le couple Venturi, explorateurs de nouvelles formes d'urbanité :

Si le mouvement moderne met un point d'arrêt à la prolifération de l'insalubrité dans les villes occidentales et permet de faire entrer l'architecture et l'urbanisme dans l'ère industrielle, les architectes des années 60-70 reconnaissent les limites de cette pensée et l'échec des politiques urbaines pour faire parvenir l'ensemble de la société à un monde meilleur. Au contraire, les ensembles urbains dont la conception est issue des injonctions de la Charte d'Athènes sont désignés du doigt. Aux États-Unis, la destruction de l'ensemble d'habitation de Pruitt-Igoe signe pour Charles Jenks l'échec des idées modernistes en architecture. Ce quartier, fui par les populations blanches, est devenu un ghetto noir. Face à la dégradation accélérée du bâti, les autorités décident de le démolir. La post-modernité en architecture naît du constat d'échec des promesses du mouvement moderne.

Robert Venturi et son livre *Learning From Las Vegas* apportent alors un déplacement d'intérêt des architectes pour une architecture iconique vers une culture populaire, en étudiant le strip de Las Vegas et ses architectures faites de «hangars décorés» : «*La rue commerçante, le Las Vegas Strip en particulier, lance à l'architecte le défi de la regarder positivement, sans préjugés. Les architectes ont perdu l'habitude de regarder l'environnement sans jugement préconçu parce que l'architecture moderne se veut progressiste, sinon révolutionnaire, utopique et puriste ; elle ne se satisfait pas des conditions existantes*»⁽¹⁸⁾. Le livre, violemment décrié par ses détracteurs, pose néanmoins un nouveau regard sur la manière de décrire les territoires et sera un succès retentissant à l'échelle mondiale. Venturi s'intéresse là à l'architecture commerciale à l'ère de la voiture, il analyse les typologies des bâtiments, cherche les différentes logiques à l'œuvre derrière les panneaux publicitaires. Le théoricien et sa femme ne portent pas d'intérêt particulier pour les lieux fantômes, en revanche ils décentrent leur regard architectural pour se pencher sur l'architecture des infrastructures économiques en

18. VENTURI Robert, *Learning from Las Vegas*, ed. Architecture+recherches, 1977

Ci-contre : *Le strip de Las Vegas n'est qu'une suite de hangars décorés selon Robert Venturi*



- Les années 80 et le patrimoine industriel français :

Le constat d'échec du modernisme, d'abord abordé par les intellectuels, prend corps dans les mentalités avec la crise pétrolière de 1973. Elle marque un coup d'arrêt à la croissance économique des pays développés pendant les 30 glorieuses. Les mutations économiques qui se suivent après le choc maintiennent les pays occidentaux dans un état de crise permanente, entraînant la délocalisation et/ou la restructuration de pans entiers de l'économie, surtout industrielle, au profit des pays émergents.

Ainsi en France, l'agence de l'environnement et de la maîtrise de l'énergie estime que, de 1970 à 1980, le nombre de sites industriels abandonnés est passé de 200 000 à 400 000.⁽²⁰⁾

La crise que traversent les secteurs industriels occidentaux force les sociétés à s'intéresser à la question du devenir de leurs sites industriels dont bon nombre sont devenus fantomatiques. Les questions du patrimoine industriel, de l'existant, du devoir de mémoire font surface.

Contrairement aux pays nordiques et surtout à la Grande-Bretagne où la valeur culturelle de l'industrie est reconnue dès les années 1950 et fait l'objet d'une adhésion générale, en France, les vestiges du monde industriel inspirent les sentiments les plus contradictoires.

Emmanuelle Réal, Historienne spécialisée dans la patrimonialisation du nord de la France, explique⁽²¹⁾ : « Entre rejet et fascination, fierté du travail pour les uns, évocation de la souffrance qu'il provoque pour les autres, les friches déclenchent les passions. L'effacement de sites fortement symboliques va cependant agir comme un révélateur et faire évoluer les mentalités. La destruction en 1971 des halles de Baltard, le « ventre de Paris », fait l'effet d'un électrochoc. Désaffectés depuis le transfert du marché de gros à Rungis en 1969, ces 10 pavillons en fonte et verre construits entre 1852 et 1870 sont condamnés malgré l'avis de la commission supérieure des Monuments historiques en faveur de leur classement. Leur destruction est justifiée par des arguments modernistes et

20. REAL Emmanuelle, *Reconversions, L'architecture industrielle réinventée*, In Situ, mis en ligne le 06 juillet 2015 URL : <http://insitu.revues.org/11745>

21 Ibid p

Ci-contre : La destruction des Halles de Baltard, « Le ventre de Paris », provoque un tollé qui va faire évoluer brutalement les consciences en France.



hygiénistes qui ne sont que faux prétextes, l'insalubrité du lieu étant liée à la fonction et non aux bâtiments. Mais la rénovation du quartier des Halles doit permettre la construction d'un grand espace commercial, le Forum, associé à une gare RER en sous-sol, et les intérêts économiques priment. Face au tollé soulevé par l'opération, un des pavillons est finalement sauvé, protégé au titre des monuments historiques et déplacé à Nogent-sur-Marne. Le « sacrifice de Baltard » va faire brutalement évoluer les mentalités et permettre le sauvetage de la gare d'Orsay en 1977 et sa reconversion en musée. »

Les lieux fantômes commencent donc, au travers des friches industrielles, à être perçus différemment. Les années 80 marquent le début de la reconnaissance, au moins historique et architecturale, du patrimoine industriel français. Avec cette reconnaissance, on sort de l'idéal moderniste purement fonctionnel et sans rapport à l'histoire et au territoire. On commence à envisager les lieux de productions comme des espaces appartenant à la ville et non comme des appendices sans importance qui se greffent à elle pour l'aider à se développer. Mais l'argent manque pour entretenir ce patrimoine, il faut lui trouver une manière de le valoriser, sans pour autant peupler le pays de mille musées sous-fréquentés. C'est de cette problématique que naît l'idée de la requalification des sites industriels en institutions culturelles. Emmanuelle Réal explique comment les autorités vont pérenniser les activités de certains squats artistiques, ou créer des activités culturelles de toute pièce⁽²²⁾ : « Issue des mouvements de contre-culture incarnés par des exemples tels que la Factory d'Andy Warhol (1964) ou la Dance Company de Lucinda Childs, à New York, cette nouvelle génération de lieux de culture alternative émerge hors des circuits traditionnels. Face à l'inertie des institutions et au manque d'infrastructures, les friches industrielles deviennent des lieux d'accueil pour des collectifs d'artistes en quête d'espaces de création et de diffusion. »

Parmi les premières fabriques culturelles créées en Europe, on peut citer Die Fabrik à Hambourg et la halle de Schaerbeek près de Bruxelles, fondées en 1971 et 1972, (...) du Confort Moderne à Poitiers dans une usine d'électroménager (1985), de l'Usine éphémère à Paris (1987), de l'Antre-Peaux à Bourges (1992) (...) L'idée de transformer des friches industrielles en fabriques culturelles ne se réduit pas uniquement

.....
22. Ibid p

Ci-contre : Les halles de Schaerbeek près de Bruxelles, une des premières fabriques culturelles d'Europe, rénovée en 1972.



à des raisons pratiques, d'opportunité et de moindre coût. La force d'évocation de ces lieux abandonnés constitue une source d'inspiration pour l'expérimentation artistique. La référence au passé industriel à travers la reprise du nom ou de l'activité passée de l'usine est récurrente dans la nouvelle identité du lieu et montre le continuum dans lequel s'inscrivent les artistes. Mais cette reconnaissance de la valeur historique, sociale, voire architecturale du site est cependant dépourvue de toute forme de sacralisation. Les espaces sont acceptés tels qu'ils sont avec leurs atouts et leurs dysfonctionnements éventuels. Les bâtiments et leurs infrastructures sont utilisés à l'état brut ou réaménagés à minima par les artistes eux-mêmes, voire détournés pour des projets artistiques. Les murs de la Rote Fabrik, par exemple, servent de support de création, chaque année, à un grand concours de tags et d'art urbain.

D'abord lieux indépendants et alternatifs, avec des occupations souvent précaires et parfois illégales, les fabriques culturelles ont très vite évolué vers une forme d'institutionnalisation. À partir des années 1990, elles bénéficient d'une reconnaissance officielle et les exemples de projets relevant d'initiatives publiques sont nombreux. C'est l'occasion pour les collectivités locales de sauvegarder et valoriser un patrimoine industriel auquel elles sont attachées pour mener à bien un projet de développement culturel et territorial. On peut citer, entre autres, l'Atelier 231 à Sotheville-lès-Rouen et la Condition publique à Roubaix, créés en 1998 à l'initiative des deux villes. Il en est de même pour le Lieu Unique ouvert à Nantes en 2000 dans l'ancienne biscuiterie LU. La Friche de la Belle-de-Mai à Marseille, installée en 1992 dans une partie de l'ancienne manufacture des tabacs relève également d'une commande publique et constitue un axe essentiel de la candidature de la ville comme capitale européenne de la Culture en 2013. »

.....
Ci-contre : La condition publique à Roubaix, réabillée en 1985



- Politiques culturelles sur les friches après mai 68 :

Le rayonnement culturel de ces lieux dans les villes influence certainement la perception de leurs habitants. D'abord, c'est une nouveauté en France de s'occuper de son patrimoine industriel. L'institutionnalisation des friches réhabilitées amène la population dans son ensemble à s'y intéresser. On y fait des événements, ces derniers sont médiatisés par la commune et les journaux. Au travers de ces lieux emblématiques, les pouvoirs en place communiquent leur politique culturelle avec force : le bâtiment tout entier devient le symbole du changement politique à l'œuvre dans la ville. Une stratégie efficace, vantée par le parti socialiste qui gagne les élections municipales de 77 et présidentielles de 81, comme le souligne Philippe Poirier dans son article, *Les politiques du patrimoine en France sous la V^{ème} République*⁽²³⁾ : «Les années 80 constituent pour notre sujet plus une amplification des tendances précédentes qu'une véritable rupture. L'arrivée de la gauche au pouvoir suscite une affirmation réitérée de la légitimité de l'élargissement de la notion de patrimoine. Certes la rupture est présente dans le discours du candidat François Mitterrand qui, à la veille du second tour des élections présidentielles, stigmatise la politique patrimoniale du septennat qui s'achève, la réduit à une politique de communication (...)»

L'apparition de ces lieux culturels est symptomatique de l'émergence d'une nouvelle classe sociale dans les lieux de pouvoir de la société. Le sociologue et marxiste Jean-Paul Garnier explique dans une vidéo comment une partie des révoltés de mai 68 a intégré la sphère politique jusqu'à arriver progressivement à remporter les élections présidentielles de 81 sous la bannière du PS⁽²⁴⁾ : « Dans un pays capitaliste développé, il n'y a pas que la bourgeoisie en haut qui dirige, classe dominante, classe possédante, classe dirigeante, et puis en bas les dominés, les exploités, les opprimés. Entre les deux, il y a comme disait Giscard D'Estaing (qui avait songé à les capter déjà avant François Mitterrand) un immense « groupe central » représenté par des classes moyennes d'un nouveau type. Pas la petite bourgeoisie traditionnelle, les petits

23. POIRIER Philippe, *Les politiques du patrimoine en France sous la V^{ème} République*, 2007, p.95-114, <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00569258>

24. AZAM Olivier, *La deuxième droite*, 2013

<http://www.lesmutins.org/La-deuxieme-droite-avec-J-P.html>

Ci-contre : Inauguration du tunnel sous la manche par Francois Mitterrand en 1994



commerçants, les petits artisans, les petits propriétaires, les petits paysans, ça c'est la petite bourgeoisie traditionnelle qui existait déjà au 19ème siècle. Mais, avec le développement et la modernisation du capitalisme, la concentration des entreprises, le rôle de la science et de la technique, le rôle de plus en plus important de la culture, de l'audiovisuel, des médias de la culture, de la publicité, il y avait une nouvelle classe qui s'est développée : ingénieurs, chercheurs, enseignants, créatifs et créateurs en tout genre (...)

Non seulement elle va être contre le gouvernement, le général de Gaule, mais elle va être contre le régime de la Vème République, et les plus excités, les plus frustrés et les plus radicalisés vont être contre le capitalisme. Ils vont brandir le drapeau rouge !

Ils voulaient le pouvoir, comme ils n'avaient rien du tout ils voulaient tout. Il y a eu un mot d'ordre, par exemple quand ils disaient « l'imagination au pouvoir », c'est eux, les détenteurs de l'imagination, les intellectuels. Et, somme toute, mai 68, ça ne va être que les trois coups frappés à la porte de la bourgeoisie en disant « on veut le pouvoir ». (...)

Et, je le répète, les secteurs éclairés de la bourgeoisie vont comprendre très rapidement que cette classe là ne peut pas être laissée plus longtemps à l'écart des instances dirigeantes. D'une manière ou d'une autre il faut lui ouvrir grand les portes. Plus ils montent, plus leur ascension s'accomplissait dans les institutions, moins ils étaient radicaux. (...)

Cette petite bourgeoisie intellectuelle enfin arrivait au sommet du pouvoir en 81. Y'avait déjà une première étape, la conquête des appareils universitaires, de la recherche, de la culture, ect... (...) Ensuite ce sera le libéralisme avancé, la conquête des municipalités en deuxième étape après la conquête des appareils universitaires, la « vague rose » de 1977. Et l'apothéose, bien entendu l'Élysée. »

Les friches industrielles reconverties sont un symbole fort, celui de la prise de pouvoir de cette nouvelle classe médiane, issue des études supérieures, jeune et cultivée. Les friches industrielles ont donc acquis durant toutes les années 80-2000, une image renouvelée, grâce à une poussée formidable des élites politiques et d'une partie de la population. On accole à l'esthétique inédite des lieux fantômes toutes sortes de programmes culturels et économiques expérimentaux pour valoriser leur portée créative, nouvelle qualité emblématique de cette classe moyenne supérieure.

.....
Ci-contre : « par exemple quand ils disaient « l'imagination au pouvoir », c'est eux les détenteurs de l'imagination, les intellectuels » Jean-Paul Garnier

SOIS
JEUNE
ET
TAIS
TOI



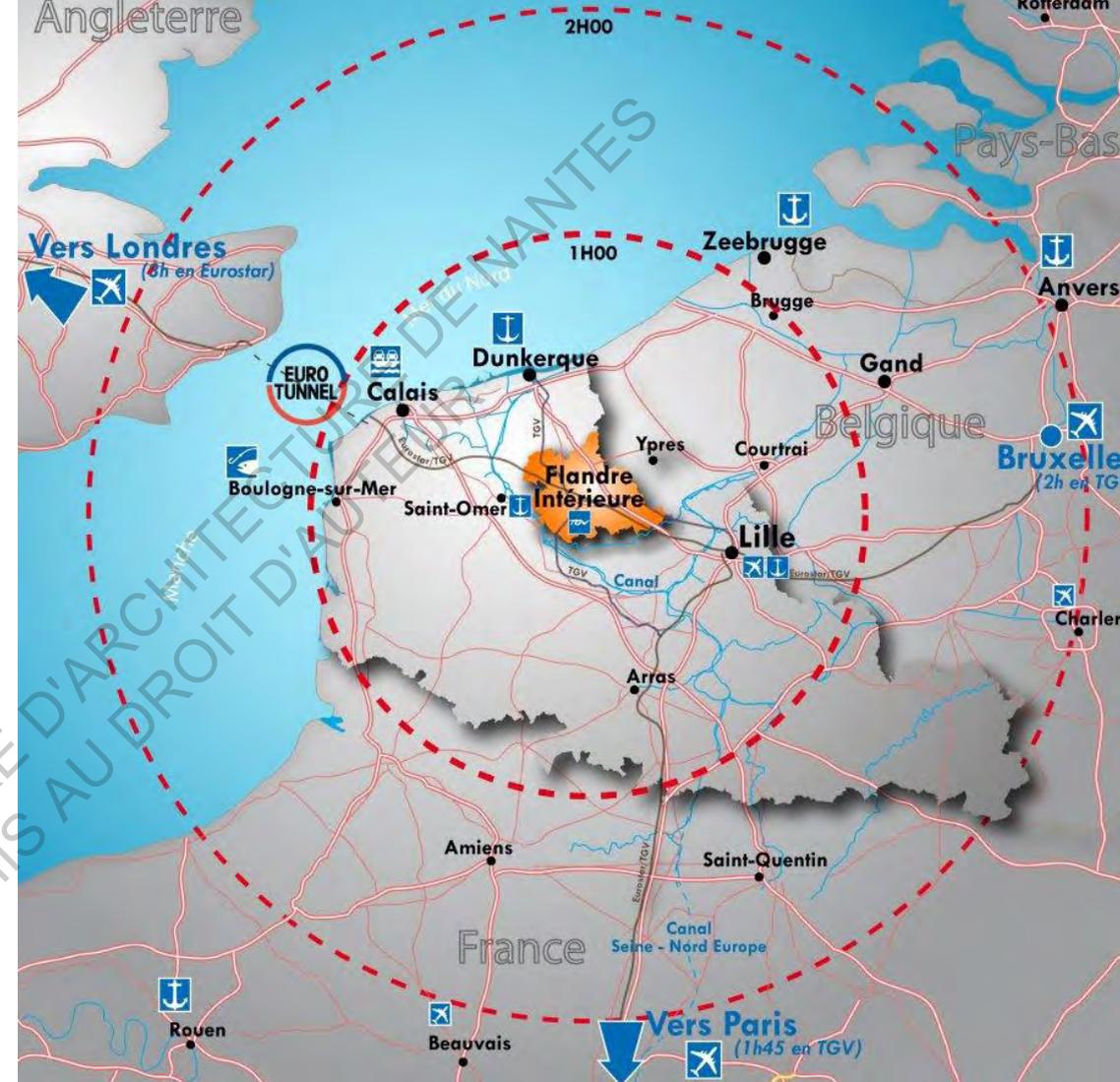
II- B- Les lieux fantômes «revitalisés» :

- Euralille comme exemple de requalification économique:

Je me suis intéressé au cas du projet Euralille, exemple historique d'implantation d'une activité économique dans un secteur. Son concepteur, Rem Koolhaas, s'est déjà fait connaître avec son livre «New York Délire?», qui figure parmi les œuvres majeures du post-modernisme. Il est sans doute l'architecte le plus reconnu de son époque et a été précurseur dans la manière de concevoir un projet urbain pour les villes en crise.

La particularité du projet Euralille réside dans son échelle, en effet c'est une des premières fois en Europe qu'une réhabilitation touche une ville entière. Le projet se concentre sur un quartier d'affaire, et avec lui s'exprime la volonté de transformer toute l'agglomération lilloise. Il s'agit ici de profiter de l'arrivée de la gare TGV pour transformer Lille. Au début des années 80, la ville industrielle a payé un lourd tribut à cause de la délocalisation des entreprises de textile et la fin des exploitations de charbon. On imagine un quartier d'affaires au carrefour de l'Europe, à 2 heures de Paris, Bruxelles, Lyon, et désormais Londres avec le tunnel sous la Manche. Ce projet est novateur dans le sens où une activité économique est montée de toutes pièces par l'action politique du maire de Lille, Pierre Mauroy. Il œuvre pour faire dévier la ligne de TGV qui relie l'Angleterre au continent dans sa ville, afin de réanimer l'économie lilloise. On n'a, à cette époque, jamais fait de réhabilitation à une échelle aussi grande, et qui implique des aménagements internationaux tels que la construction du tunnel sous la Manche. Il y a alors tout un travail d'urbanistes, d'architectes et de paysagistes pour tenter d'adapter le site empreint de patrimoines militaires de toutes époques, à sa nouvelle activité économique et sa gare européenne. La rénovation se veut volontairement lourde, le passé moribond de la ville pousse les autorités à utiliser les grands moyens, quitte à transformer irréversiblement le paysage.

.....
Ci-contre : Un quartier d'affaire au carrefour de l'Europe.



Euralille est le premier projet urbain en France qui crée une société d'économie mixte pour financer et organiser sa mise en place. Malgré les difficultés économiques et une prise de risque importante de la part de la mairie, le projet a rencontré un réel succès et est le premier projet de reconversion d'un quartier industriel entier en France. Les villes industrielles qui souffrent des mêmes maux sont nombreuses en France. Le projet intervient juste après la prise de conscience des autorités sur l'accumulation des hectares de friche en France, 20 000 selon la Délégation de l'Aménagement du Territoire et de l'Activité Régionale, dont 10 000 pour la seule région du Pas-de-Calais, et 1500 hectares de plus chaque année. Le projet urbain marque les esprits par son ampleur, c'est la première tentative de reconversion économique majeure d'une ville en France, elle va faire entrer le pays dans une période d'aménagement urbain post-industriel. Un véritable engouement se crée pour le projet de Rem Koolhaas et de l'ensemble de l'agglomération lilloise ; sur son modèle, Nantes et la Samoa créeront l'île de Nantes, Lyon et la SPL créeront Lyon Confluence...

Le but affiché par les autorités est de communiquer autour de la nouvelle image dynamique que suscite le projet. La réussite de l'investissement en dépend, il faut attirer les entreprises qui, en plus de venir dans la ville, achèteront les lots et feront construire leurs bâtiments en étroite collaboration avec les services d'urbanisme qui veillent à la qualité architecturale. La vente du terrain assure ensuite l'équilibre de l'argent dépensé pour les espaces publics en adéquation avec l'architecture. Les terrains vendus «sécrètent de la ressource fiscale» selon les mots de Jean-Paul Baiëto, directeur général d'Euralille⁽²⁵⁾. En effet, les entreprises amènent une taxe d'habitation, permettant à la ville de renflouer ses caisses vides. Il faut donc trouver des partenaires économiques et vite, la ville étant au bord de la faillite,

.....
25. DHINAUT H., LEMOIGNE L., AUVRAY S., PRUNIER M., *Lille la riche et la pauvre*. 1995, 19/20 France 3

Ci-contre : *La construction d'Euralille au journal télévisé.*



Jean-Paul Baiëto
directeur d'Euralille **2** ina.fr

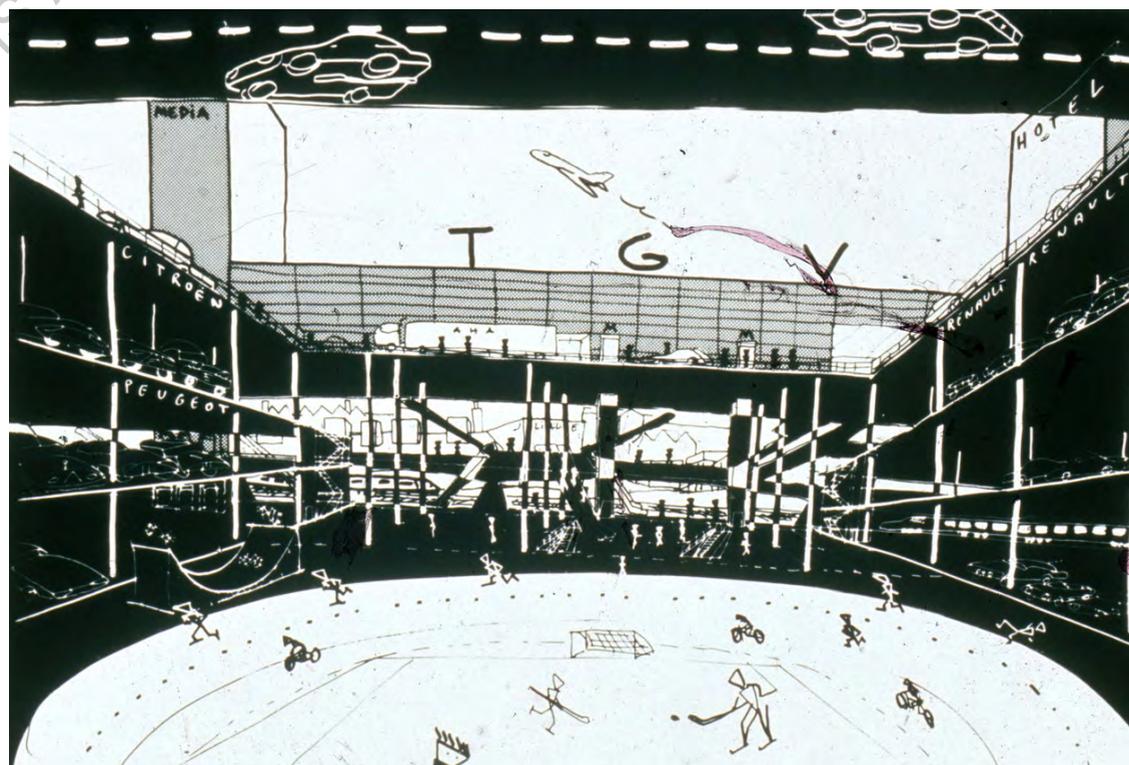
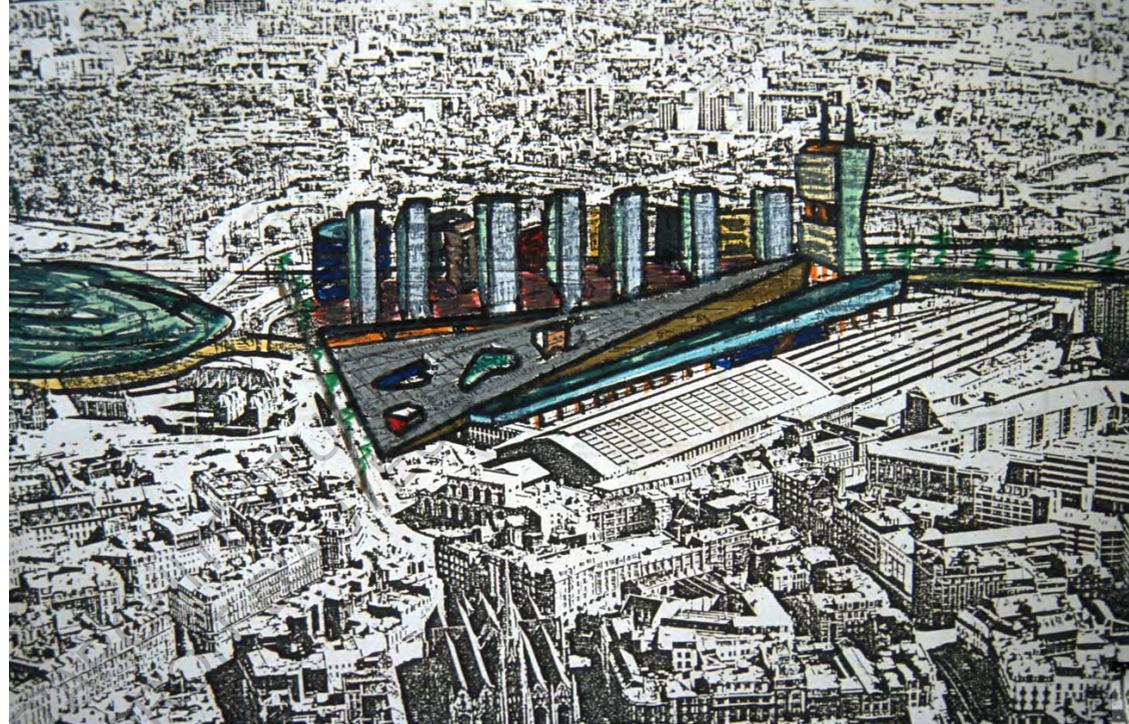
dans un contexte déjà qualifié de crise par les journaux⁽²⁶⁾. De plus, le projet est vu comme une «turbine tertiaire» qui ferait la «vitrine du renouveau économique de la ville» et inciterait ensuite d'autres entreprises à venir s'implanter dans une «métropole européenne qui coûterait moins cher que Paris» relançant donc l'activité économique de toute la ville.

Dans cette optique, le choix de Rem Koolhaas comme urbaniste revêt une autre dimension. En effet, l'architecte, en plus de sa renommée internationale, est célèbre pour sa phrase «fuck the context» et incarne la volonté des autorités d'en finir avec l'image de contrée sinistrée par les restructurations industrielles et de passer à quelque chose de radicalement nouveau. Rem Koolhaas, théoricien iconoclaste, développe une pensée post-moderne car elle bouscule la morale et fait preuve de pragmatisme. Ses détracteurs parlent même de cynisme car elle ne se gêne pas pour contredire certaines valeurs traditionnelles comme l'historicisme. La star internationale est reconnue pour sa manière de communiquer ses projets, extrêmement graphique et directe. L'utilisation récurrente et appuyée qu'il fait de l'image pour expliquer ses propos, son aptitude à manipuler d'autres techniques graphiques telles que la photo ou le collage, lui donne un avantage sur le plan de la communication. Il se rapproche en cela des métiers publicitaires, graphistes ou éditeurs, dont Euralille a vitalement besoin pour réussir son projet.

La photo et le collage sont des médias graphiques en vogue dans les années 80. Prisés des architectes et autres créateurs, ces derniers aiment la photo pour sa captation neutre et sèche de la réalité «telle qu'elle est». Le collage recompose ces morceaux de réalité pour composer un paysage nouveau. Une esthétique du réemploi est née, elle fait feu de tout bois, les architectes photographient et recomposent ainsi la ville entière, lieux fantômes inclus. Ces derniers sont peut-être plus prisés car l'effet est encore plus saisissant lorsqu'un créatif parvient à recomposer une esthétique à partir de matière délaissée,

26. GADREY B., BALASTRE B., GUIDEZ J.M., *Euralille*, 1993, Midi2 France 3

Ci-contre : Rem Koolhaas imagine un quartier dont l'identité même serait ses propres moyens de communication : avion, TGV, voiture, piétons, patineurs seraient à la fête.



dont on pensait qu'il n'y aurait rien à en faire. Le lieu fantôme, ici une friche militaire, symbolise à la fois toute l'histoire de la ville, son passé militaire et sa mutation économique récente. Ses bâtiments dégradés résument une ambiance que l'on retrouve dans la majeure partie de la ville. C'est en priorité sur ces lieux que Rem Koolhaas choisit de travailler car il connaît l'impact de ces lieux sur l'ensemble de la population.

Enfin, Koolhaas présente un projet dont les architectures chaotiques et déconstructivistes, sont très disparates et hétérogènes. La gare TGV, centre du nouveau pôle d'attraction, est le lieu où tout commence ; elle lui permet d'unifier le quartier et de lui donner une identité forte via les infrastructures de circulation. L'autoroute s'infiltré entre les voies de chemins de fer pour desservir l'ensemble des îlots construits ; partout, les tours fleurissent et sont reliées par un réseau de passerelles et de parcs qui achèvent le maillage de la ville. Ici, l'intermodalité est non seulement le moteur économique imaginé par Pierre Maurois pour relancer Lille, mais aussi un moteur urbanistique qui crée la forme de ce nouveau morceau de ville. Ce principe a un second avantage : le projet urbain, plutôt que de s'insérer dans une parcelle bien délimitée, s'infiltré dans la ville grâce à ses voies de communications et contamine ainsi l'espace pour venir dialoguer avec l'existant. Ainsi, si la majorité de la friche militaire est rasée, une partie de la gare est rénovée pour inclure des nouveaux quais TGV et un projet de parc naît autour de fortifications militaires. Le projet, dans son rapport au contexte, se veut contemporain. Il s'agit de composer avec un paysage urbain industriel qui a marqué les esprits lors de son déclin.

Par cette tactique d'infiltration, Koolhaas entend s'attaquer à un maximum d'espaces délaissés et faire face de manière quantitative au problème général des lieux abandonnés dans Lille. Pour autant et à l'inverse de l'exemple du Lieu Unique, on ne fait que peu de cas de l'architecture des lieux, sauf pour les quelques monuments jugés d'intérêt patrimonial. L'espace fantôme est ici perçu comme le

Ci-contre : Euralille, une rénovation urbaine lourde qui s'infiltré dans un maillage urbain serré.



symptôme des mutations économiques, il faut le combattre à chaque fois qu'il apparaît et trouver un modèle économique qui soutiendra le nouveau morceau de ville qui le remplacera.

Rem Koolhaas est sans doute un des architectes qui a le plus inspiré ses pairs dans sa manière habile d'identifier les forces à l'œuvre autour d'un projet pour en tirer parti : il a su employer ce besoin viscéral de changement et de connexions pour s'en servir comme argument architectural et convaincre ses collaborateurs. Il a accompagné la volonté politique d'en finir avec l'image sinistre de Lille, pour imaginer le pendant physique et construit d'une renaissance économique fabriquée de toute pièce, à l'image de son architecture.

.....
Ci-contre : Rem Koolhaas est sans doute le premier à avoir su profiter pleinement de son statut de «starchitect».

FEBRUARY 2015

WSJ

THE WALL STREET JOURNAL MAGAZINE

ART
PARTNERS

REM KOOLHAAS & DASHA ZHUKOVA
REINVENT A MOSCOW MUSEUM



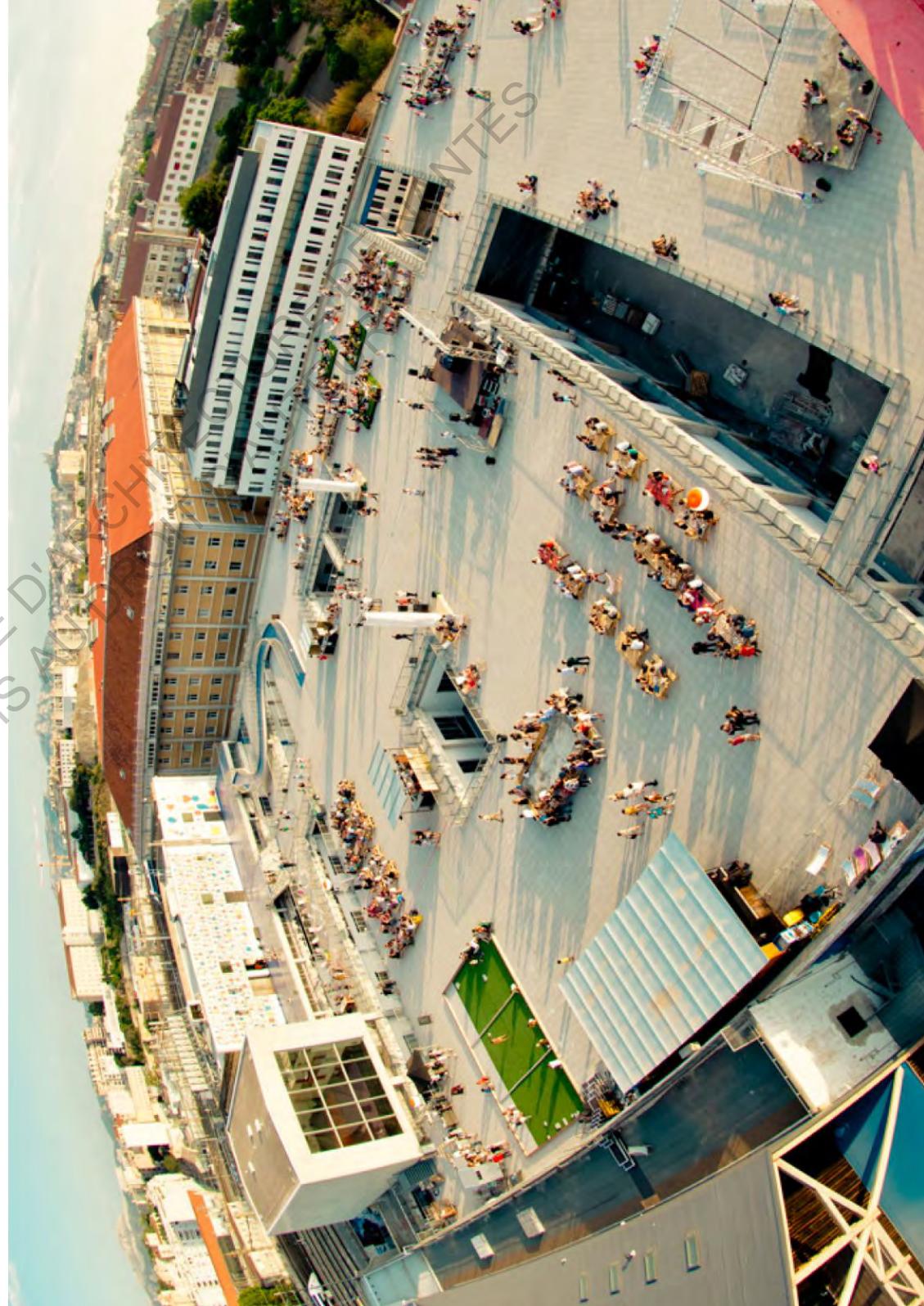
- La Friche de la Belle de Mai comme exemple de requalification culturelle :

A Marseille, la Friche de la Belle de Mai, est une ancienne manufacture de tabac reconvertie en centre socioculturel. Le lieu associatif regroupe une programmation extrêmement riche : 5 lieux d'exposition, un toit terrasse pouvant servir de scène, une salle de concert, un théâtre, une halle d'exposition, un cinéma, un fablab, un lieu de rencontre autour des productions numériques, une librairie-café, deux commerces autour de la culture urbaine, un skatepark, deux terrains de basket, une aire de jeux, une crèche et enfin un jardin communautaire.

La programmation même du lieu, inspirée des travaux de Rem Koolhaas, évoque aux utilisateurs un esprit de nouveauté dans la manière de faire vivre un lieu culturel, qui n'est plus une entité séparée par quatre murs du reste de la ville mais bien un site en connexion étroite avec la ville, son économie, ses infrastructures : *«Il s'agit de créer un lieu où la vie côtoie spontanément l'art, dans ses formes les plus contemporaines, voire "dérangeantes". Provoquer la rencontre, le frottement des genres, redonner au lieu sa dimension poétique et conviviale, pousser à la curiosité, inclure des espaces de services. Telles sont les aspirations des futurs occupants de la Friche. (...) L'usine est réhabilitée par Jean Nouvel dans le respect de l'identité industrielle du site. Il en résulte une alchimie particulière, issue du mélange architectural de l'ancien et du nouveau. La Belle de Mai, en vertu de sa configuration et de son esthétique, apparaît comme un espace alternatif mêlant les arts aux espaces sociaux.»*

Frédéric Gerber, régisseur de la Friche et présent depuis le tout début de l'aventure. J'ai pu le rencontrer en octobre 2013 lors d'un voyage scolaire. Il nous a raconté comment le lieu est passé de l'état de squat avec toutes ses galères à l'institution référente de la culture à Marseille et ses compromis : *« A la fin des années 80, je jouais dans un groupe de rock avec les copains. On était pas mal actifs et on connaissait bien le milieu de la musique électrifiée, du punk, de la funk, tout ça c'était un petit milieu, très petit. Donc on avait pas de thunes, et tout le monde cherchait des dates pour jouer, et évidemment un local pour répéter, parce que sans répét', pas de concert. (...) Et puis il y a eu un moment terrible, c'est l'arrivée de*

Ci-contre : La Friche de la Belle de Mai grouille d'activités culturelles diverses



l'héroïne à Marseille. Nous, je veux dire les musiciens, les fans de rock ou autres, on était issus des milieux populaires. Et cette drogue a été très vite très prisée dans notre cercle. Ça a eu des effets dévastateurs, en deux ou trois ans, pas plus, on a vu des dizaines de copains partir. Un de mes amis s'est suicidé, plusieurs ont chopé le sida, d'autres ont fui la ville à cause de problèmes d'argents... Bref, une vraie merde, je vous en parle parce que c'est important de comprendre l'état du milieu à cette époque. Faut vous dire qu'à la même époque Charles Pasqua était ministre de l'intérieur. (...) Pour tenter de stopper le phénomène, plusieurs associations de lutte contre la toxicomanie, de collectifs pour accompagner les porteurs du sida sont venus nous contacter, étant tout à fait conscients de l'état de notre milieu et de l'image qu'il générerait (...) C'est avec eux qu'on a décidé de contacter le collectif Système Friche Théâtre, qui avait réussi à obtenir un bail précaire dans la fameuse usine de la SEITA. On a commencé comme ça ; au début, on organisait des concerts de punk/rock dans la friche, avec cette étiquette anti-drogue qui nous a permis pas mal de choses, notamment avec la mairie. Grâce à nous, tout un tas de mouvements de musiques alternatives ont commencé à organiser des soirées là-bas, des gars que vous connaissez peut-être, Massilia Sound System ou le hip-hop marseillais s'est développé grâce à la friche. Petit à petit, les acteurs bien différents du théâtre se sont greffés à la friche comme nous. Jusqu'à un moment, en 94 on a recensé plus de trois cent personnes travaillant chaque jour dans le lieu. (...) Ça ne touchait pas que la musique, on a eu des architectes, des graphistes comme vous, et de notre côté on a fusionné en quelque sorte avec le collectif Massilia pour créer les studios d'enregistrement qui sont juste sous vos pieds. C'est là que j'ai débuté mon activité de régisseur (...) Le rôle de Système Friche Théâtre et des assos déjà ancrées ailleurs dans la ville ont eu un rôle déterminant dans la reconnaissance de la mairie comme un lieu culturel avec le potentiel qu'on lui connaît. C'est eux, enfin surtout Alain Fourneau qui est allé chercher Jean Nouvel pour promouvoir un projet de reconversion en site multiculturel. Vous savez on peut dire beaucoup de chose à propos de Mr Nouvel, mais je tiens à dire qu'il s'est engagé dans la friche comme personne n'a pu le faire avant lui. Il est allé voir les politiques, il a fait pression avec ses contacts à Paris, il a contacté les médias, il a su manier la communication politique en montant au créneau quand il le fallait, il a dégagé des sous, il a trouvé des subventions, et j'en passe... Il est allé à la commission européenne, bref, il a sûrement beaucoup de défauts mais c'est vraiment un homme qui a une vision politique forte, et je pense que personne d'autre que lui n'aurait été en mesure de faire ce qu'il a fait. (...) Entre 95 et 2002, toutes les activités ou presque de la friche vont être progressivement rattachées à la direction des services culturels de la

Ci-contre : La friche de la belle de mai lors de travaux d'entretiens en 2001



ville ou de la région. C'est dans ce laps de temps que nous sommes passés du statut de «sérieux amateurs» à «professionnels de la culture», avec toute l'ascension sociale que ça suppose, les transformations dans nos vies, les enfants, enfin tout ça quoi.»

Aujourd'hui la Friche de la Belle de Mai est le premier pôle multiculturel de Marseille, il tient à lui tout seul l'énorme majorité de la production théâtrale et musicale de la ville. Les autorités s'appuient régulièrement sur lui pour promouvoir leurs politiques culturelles à l'instar de l'événement «Marseille-Provence capitale de la culture européenne 2013». A cette occasion, on décide d'investir une partie non négligeable de l'argent récupéré par la dotation européenne pour continuer la requalification du lieu : on y ouvre la crèche, le toit terrasse est rendu accessible, on installe une aire de jeu... Le projet coûte environ 15 millions d'euros, dont onze viennent des subventions européennes qui financent l'événement. La reconversion de la friche a considérablement changé le lieu, ses fréquentations, son image, aujourd'hui la grande majorité des lieux est occupée, seuls quelques recoins de l'usine rappellent l'histoire du lieu dans une odeur de tabac froid. Pourtant Patrick Bouchain, alors architecte en charge des «schémas directeurs» ayant préparé les travaux depuis son ouverture en 2012 tient un discours étonnant⁽²⁷⁾ : «Il fallait conserver l'esprit des lieux, la SEITA possédait là un ensemble bâti vraiment remarquable. Tâcher de transformer le lieu a minima rejoignait plusieurs objectifs, conserver le patrimoine industriel, limiter les coûts de constructions, et montrer cet esprit qui a permis à la friche de faire exemple en France.»

Lorsqu'il parle de l'esprit des lieux, il s'agit à la fois de l'ambiance qui régnait dans la friche en 1992 : «Un véritable quartier ouvrier de Marseille, peuplé de colonnes, de dalles, de sculptures figées par le désœuvrement de la Marseille post-industrielle. On sent encore l'odeur du tabac qui animait l'ensemble du site jadis.» Mais aussi de l'ambiance qui prend ses quartiers progressivement depuis l'arrivée de Système Friche Théâtre : «Ce n'est pas un bâtiment, c'est un quartier, un morceau de ville dont la construction a été étalée dans le temps. Ce lieu n'a pas d'autre projet que d'être occupé, de fonctionner, de se transformer en marchant. Je ne

27. KAHN Frédéric, Entretien avec Patrick Bouchain, mai 2005, <http://ancien.lafriche.org/content/patrick-bouchain>

Ci-contre : La belle de mai a bien changé en 2013, inauguration des derniers travaux de rénovation.



crois pas aux grands programmes. Ils ne se réalisent jamais, ou à contre-temps. Arrêtons de programmer et faisons confiance. Accompagnons plutôt les transformations du lieu afin qu'il réponde véritablement aux attentes et aux besoins des utilisateurs. Si l'on me confiait la maîtrise d'ouvrage de la Friche, je l'envisagerais comme un quartier de ville. Et je proposerais, à partir de l'observation des pratiques et des usages, des réponses diverses à des demandes diverses. Ce qui nécessite forcément plusieurs intervenants. C'est dans cette confrontation, par le débat contradictoire, que le sens du lieu peut, progressivement, se définir. »

Le lieu aujourd'hui se définit par cette rencontre entre artistes manquant de place et lieux fantômes, sorte d'institution de la culture post-industrielle. L'ambiance de la friche à l'état fantôme a énormément évoluée pour devenir aujourd'hui un lieu institutionnel et branché : *« Depuis 2012 le site connu une seconde étape dans sa transformation, MP2013 nous a fait passé à une autre échelle de représentation dans la ville. Notre statut de premier lieux culturel de la ville ne plaît pas à tout le monde, mais je pense que c'était nécessaire. Notre rôle a changé. »* explique alors Frédéric Gerber le régisseur. Il me paraît paradoxal que les mêmes personnes soient capables de défendre le projet de belle de mai avec des arguments complètement opposés. Je perçois ce changement d'ambiance comme une application concrète de l'intégration des anciens occupants, dont une partie comme Frédéric étaient issus des milieux populaires, à l'appareil de l'état qui a engagé ce dernier comme régisseur, de la même manière que l'a démontré le sociologue Jean Paul Garnier : *« Je doit beaucoup aux occupants de la friche, je ne sais pas ce qu'il ce serait passé sans eux, je suis un peu plus stable aujourd'hui et Système Friche Théâtre y a largement contribué (...) Aujourd'hui d'autres lieux existent, qui investissent des zones abandonnées pour pouvoir vivre. Je pense qu'on a ouvert une nouvelle voix à une génération d'artistes qui ont de moins en moins de moyens publics pour vivre. »*

La belle de mai a changé de propriétaire, ses occupants font désormais partie d'une classe moyenne supérieure telle que décrite par Jean Paul Garnier, son public aussi a évolué. Acteur majeur de la culture à Marseille elle a largement contribué à faire évoluer les esprits sur le patrimoine industriel français dans sa région mais aussi dans toute la France puisqu'il s'agit de l'un des premiers cas d'institutionnalisation

Ci-contre : Les plateaux d'exposition de la tour de la Belle de Mai, refais «à neuf»



de squat artistique. Ainsi, Patrick Bouchain l'architecte a fait de la réhabilitation des lieux industriels son cheval de bataille et à lancé des chantiers dans toute la France en collaboration avec les mairies. C'est lui qui a lancé la requalification du Lieu Unique à Nantes en 2000, lui aussi un lieu majeur de la culture dans la ville.

Si les friches sont plus acceptées, c'est bien souvent lorsqu'elles ont été récupérées par les villes, elles perdent alors dans la rénovation leurs statuts de lieu fantôme, quand bien même Patrick Bouchain tente à chaque fois de sauvegarder cet «esprit des lieux» dont la définition par ses propres mots reste bien vague. En effet, les travaux demandent une reprise en main du lieu par l'homme : de manière pratique puisqu'à nouveau occupé et adapté pour recevoir du public, mais aussi de manière institutionnelle puisque racheté par les pouvoirs publics. De plus, les effets sur la population de ces lieux restent limités, l'intérêt que les habitants portent pour les zones réellement abandonnées de leurs ville reste très marginal, ce n'est qu'une fois le potentiel de récupération révélé que ces derniers commencent à s'y intéresser.

.....
Ci-contre : Le lieu unique à Nantes, construit par Patrick Bouchain et inauguré en 2000



- La cartoucherie de Toulouse comme exemple de requalification résidentielle :

L'histoire de la cartoucherie m'intéresse particulièrement pour plusieurs raisons. D'abord j'ai vécu la transformation du site avant que je ne débute mes études d'architecture, ce qui me permet d'avoir un ressenti personnel face à celui-ci. Ensuite, le site a vécu un moment transitoire très court, de l'ordre d'une dizaine d'années, depuis sa construction à son état de lieu fantôme. Cela me permet d'avoir une vision globale de l'ensemble de sa vie et d'identifier plus facilement les différents acteurs qui ont œuvré de sa naissance à sa mort.

La cartoucherie de Toulouse est une ancienne usine de production de munitions construite pendant la révolution en 1790. Elle a poursuivi son activité jusque dans les années 60, où elle atteint son apogée avec l'emploi de 2000 personnes. L'entreprise se diversifie alors en ouvrant une filière dans l'électronique militaire. Au fil des années, la société va augmenter sa production dans le domaine électronique aux dépens de ses traditionnelles munitions. En 1991, l'usine est placée sous la tutelle de l'entreprise nationale GIAT industries, et fusionne ainsi avec d'autres secteurs industriels militaires. La restructuration de la compagnie scelle définitivement le sort de la production de munitions à Toulouse, entraînant l'abandon d'une partie du site de l'usine et le départ anticipé d'une centaine d'emplois. Par la suite, les plans économiques drastiques se succèdent mais ne remplissent pas le carnet de commande, l'entreprise perd progressivement 700 employés, puis 450, et ainsi de suite jusqu'à la fermeture du site en 2005. La ville récupère les terrains qui appartenaient alors à l'Etat.

En 2001 l'explosion de l'usine AZF conduit la municipalité à reloger les entrepôts de la SEMVAT, la société de transports de Toulouse, dont les locaux ont été totalement détruits par l'explosion. La SEMVAT est relogée dans différentes casernes militaires puis dans

.....
Ci-contre : La cartoucherie dans Toulouse, 1990 (13). On voit que le site occupe une place importante dans la ville



sont éloquentes et dressent un imaginaire particulier dans l'esprit des lecteurs.

Le secteur est un immense terrain vague parsemé de quelques halles de fabrication. Une toute petite fraction est occupée par GIAT Industries jusqu'en 2005. La SEMVAT quant à elle occupera un peu plus des deux tiers du site de 2003 à 2006. Le site est donc largement désertique. Aujourd'hui encore, les enfants qui se sont installés dans les premières habitations de l'éco quartier appellent la majeure partie du terrain encore non construite « ?la prairie? », à cause de ses herbes hautes et des quelques arbres qui parsèment le gigantesque site.

Yves Ramesant continue : *«Moi je garde un souvenir quand même heureux des étés là-bas, en fait autant l'hiver cet endroit me mettait bien la boule au ventre, autant l'été on était bien. Quand la nature refleurissait et qu'il faisait moins humide, ah parceque si, quand même, c'était super humide là-bas. En hiver le terrain vague se transformait en espèce de mare géante, on était bien dans nos mini algécos mais j'ai pas sorti souvent le bout de mon nez pendant les pauses. Non, le froid, l'humidité, c'est pas encourageant, et puis fallait voir la gueule du terrain, on se serait cru à Berlin Est. En plus tu devais avoir des gars qui passaient sur le secteur le week-end parcequ'au bout d'un moment on pouvait voir l'état du terrain vague se dégrader. Alors là y'avait un nouveau tag, là tu retrouvais 3 canettes de bières, une fois ils nous ont même brûlé les poubelles... Ouais c'était quand même morbide comme ambiance. (...) Si tu veux on a rien dit parce que d'un autre côté les algécos étaient nickels, on avait des réunions du personnel tous les mois pour que la direction anticipe les problèmes, non franchement de ce point de vue là ils ont été super carrés.»*

Cette ambiance apocalyptique n'est pas du goût de Yves, il emploie pour en parler un vocabulaire de villes bombardées « Berlin Est », « Bagdad » ou encore des lieux extrêmement reculés tels que le « désert » ou le « Far West ». Avec ces mots, je perçois une évidence : selon Yves ces lieux ne peuvent pas rester dans cet état, pour des raisons de dignité de la ville. On ne laisse pas décrépiter les lieux, il faut les entretenir et cela passe par de la rénovation urbaine : *«Ouais ça m'enchant pas plus que ça, bon c'est sûr que c'est écologique, au moins ils polluent moins en construisant mais bon c'est sensé être le quartier d'avenir de Toulouse, je m'attendais à*

.....

Ci-contre : La punchline de Yves Ramesan *«Et puis il fallait voir le terrain, on se serait cru à Berlin Est»*



un truc un peu plus... Tu vois qui en impose un peu plus, avec je sais pas moi... Enfin je lis la Dépêche tous les jours et je sais pas combien d'articles ils ont fait là-dessus, pour l'instant ça m'inspire pas plus que ça leur truc.»

Il y a obligation de construire, c'est un fait que le syndicaliste ne pense pas même remettre en cause. Il faut rappeler que le site se trouve intra-muros, la pression immobilière est très forte et marque tous les esprits, tous les projets imaginés sur le site misent sur de l'habitat à forte densité, seule viabilité économique sur des terrains aussi chers. La ville lorgne sur les terrains de la cartoucherie depuis de nombreuses années, les premiers articles de journaux remontants sur le sujet datent de juin 2000. Les articles de presse fourmillent sur les batailles politiques autour de la transition du quartier, les élus socialistes de l'époque et les syndicats d'employés reprochant à la droite au pouvoir de «se satisfaire du départ de l'entreprise, préférant préparer le terrain pour les futurs promoteurs»⁽²⁸⁾ Malgré les communiqués de démentis publiés dans la presse locale, la mairie dans les faits ne s'est jamais fait d'illusions sur le sort des activités du GIAT. Par exemple, en préparant depuis l'an 2000 le projet de tramway qui passe aujourd'hui autour du quartier.⁽²⁹⁾ Elle laissera ainsi le projet urbain en suspend jusqu'au départ total de l'entreprise en 2006 pour pouvoir engager une réflexion globale sur l'ensemble du site et lancer l'idée d'un écoquartier⁽³⁰⁾.

Une fois le malaise passé les autorités vont tenter d'avancer à marche forcée sur un dossier dont elles ont planifiées les étapes une bonne quinzaine d'années auparavant : en décembre 2006, le site est définitivement délaissé par la société Dexter, nouveau groupe issu de la restructuration du GIAT. Courant 2007, les terrains sont rachetés par la ville malgré les problèmes de pollution des sols : en effet la société prendra en charge la dépollution des sols comme le

28. DECORSE Jean-Michel, *Le site du GIAT déjà vendu*, Dépêche du Midi, <http://www.ladepeche.fr/article/2003/04/09/202262-le-site-de-giat-deja-vendu.html>

29. FAROSA Jean, *Oui au tramway à Blagnac*, Dépêche du Midi, <http://www.ladepeche.fr/article/2002/10/18/402078-oui-au-tramway-a-blagnac-au-metro-jusqu-a-labege.html>

30. BAGLIN Michel, *Un nouveau quartier va naître à la Cartoucherie*, Dépêche du Midi, <http://www.ladepeche.fr/article/2006/05/12/35325-un-nouveau-quartier-va-naître-a-la-cartoucherie.html>

Ci-contre : Le site de la Dépêche du Midi regorge d'articles sur les péripéties du site de la cartoucherie.



prévoit la loi mais bénéficiera d'une aide de la ville qui financera à 50% le coût de l'opération. Seulement, la pollution du sol s'avèrera bien plus importante que prévu, et des stocks de munitions cachées de la seconde mondiale sont retrouvés enfouis sous terre. La mairie préférera supporter les frais supplémentaire et n'engagera que bien plus tard une procédure judiciaire avec l'entreprise. Cela n'empêchera pas certains élus de l'époque de soupçonner ouvertement la compagnie d'avoir minimiser l'importance de la pollution, ou même d'avoir caché l'existence des dépôts de munitions enfouis⁽³¹⁾. Une fois la construction enfin commencée, la ville et les promoteurs vont organiser une campagne de communication pour faire découvrir le nouveau quartier. L'accent est mis sur la nouveauté et l'attractivité. On peut lire, toujours dans la Dépêche du Midi, des titres d'articles équivoques tels que «un cœur de quartier qui va changer de look de la ville»⁽³²⁾ ou encore «Cartoucherie : l'écoquartier sera un pôle attractif», enfin «Cartoucherie : une ville nouvelle va sortir de terre».

Il n'est bien évidemment jamais question du passé douloureux de la cartoucherie. Si mention de l'histoire est faite, on remonte alors jusqu'à la création des ateliers par Napoléon, souvent pour justifier le nom «cartoucherie» donné au quartier. Les images de synthèses présentées sur le site promotionnel du quartier illustrent bien cet aspect neuf et nouveaux, même les bâtiments conservés sont redessinés dans l'image pour revêtir l'apparence de bâtiments complètement neufs et s'intégrer à leur environnement complètement changé. La manière dont sont présentés les bâtiments pose la question du rapport à l'histoire : Toulouse n'est pas reconnue pour son essor industriel et n'a pas un passé économique qui a fait la gloire de la France. En fait ce n'est que depuis qu'Airbus s'est développé que Toulouse s'est fait une place dans le cercle des villes «européennes». Elle n'était avant

31. ROUX Serge, 50000 obus retirés à la Cartoucherie 1, Dépêche du Midi, <http://www.ladepeche.fr/article/2013/01/05/1528868-50000-obus-retires-a-la-cartoucherie.html>

32. BAGLIN Michel, Un nouveau quartier va naître à la Cartoucherie, Dépêche du Midi, <http://www.ladepeche.fr/article/2006/05/12/35325-un-nouveau-quartier-va-naître-a-la-cartoucherie.html>

Ci-contre : Le site de Toulouse Métropole illustre bien les découvertes déplorables de la ville et sa volonté de continuer la dépollution malgré tout.

Résultats de la recherche -... X +

o_p_id=3&p_p_lifecycle=0&p_p_state=maximized&p_p_mode=view&_3_struts_action=%2Fsearch%2Fsearch

[ACTUALITÉ] Dépollution de la Cartoucherie : Prolongement des travaux de réhabilitation des sols
27 janvier 2013
Par mesure de précaution, la Ville de Toulouse a demandé à la société Géomines, en charge de la dépollution de la ZAC Cartoucherie, de réaliser des travaux de réhabilitation sous le parking qui...

actualite
→ Lire la suite

 **[ACTUALITÉ] Cartoucherie-appel à projets habitat participatif: 3 réunions publiques pour s'informer (19/02, 5/03 et 21/03)**
18 février 2013
Cartoucherie/appel à projets habitat participatif: 3 réunions publiques pour s'informer (mardi 19/02 et 5/03, jeudi 21 mars).

→ Lire la suite

 **[ACTUALITÉ] Dépollution Cartoucherie: Réouverture avenue de Grande Bretagne le 2/11 vers 20h00**
15 novembre 2012
Les travaux de réhabilitation des sols de la Zac Cartoucherie sur l'avenue de Grande Bretagne sont terminés. Le dispositif de sécurité sera levé dès ce soir avec une remise en circulation des...

actualite
→ Lire la suite

 **[ACTUALITÉ] Dépollution Cartoucherie: fermeture avenue de Grande Bretagne du 31/10 au 4/11**
31 octobre 2012
Du 1er au 23 novembre, la Ville de Toulouse va procéder à la dernière phase de la dépollution pyrotechnique de la ZAC de la Cartoucherie, nécessitant la mise en place d'un périmètre de sécurité....

actualite
→ Lire la suite

 **[ACTUALITÉ] Cartoucherie: Prolongement des travaux de réhabilitation des sols jusqu'au 8 août**
24 juin 2013
Par mesure de précaution, la Ville de Toulouse a demandé à la société Géomines, en charge de la dépollution de la ZAC Cartoucherie, de réaliser des travaux de réhabilitation sous le parking qui...

→ Lire la suite

state=maximized&p_p_mode=view&_3_struts_action=/search/search#null en 2015 : voir les premières images

ça que le chef lieu de sa région comme beaucoup d'autres villes de province. Elle doit d'ailleurs une majeure partie de son expansion, autant économique que démographique, au géant de l'aéronautique qui a grandi en même temps qu'elle. Il n'y a donc ici pas d'enjeux historiques à valoriser le patrimoine industriel, ce dernier ne parle pas à l'immense majorité de la population de la ville composée d'ingénieurs et techniciens aéronautiques, de fonctionnaires administratifs régionaux et d'étudiants. Même si Toulouse a toujours possédé et continue de posséder une activité industrielle non négligeable, il n'y a pas eu de grandes entreprises qui auraient structuré le développement de la ville comme à Nantes et son île par exemple, ni structuré la classe ouvrière à l'échelle de la ville.

Quand je demande à Yves Ramesant comment il perçoit le projet, il me répond ceci :

«Moi je trouve que les vieilles Toulousaines (la typologie architecturale) au bord des routes ben ça, ça a du cachet. T'as qu'à voir la maison ici, on a tout retapé mais y'a pas un mur en béton. Bon, y'a bien les ouvertures où on a été obligés de mettre des poutres en béton, mais tu vois ça ne se voit pas. Alors je suis pas très fan de leur écoquartier en béton là. Ah bon ils ont conservé quelques halles ? Ben ils ont pas du garder grand chose parce qu'elles étaient dans un sacré état quand on les a quittées ! Non oui ça peut être pas mal, je me souviens de notre voyage en Angleterre, à Liverpool ou Manchester, y'a des beaux bâtiments là-bas et c'est à moitié moderne à moitié en brique genre comme au 19^{ème} siècle, avec Marie on a été bluffés, ça a une vraie patte. Ça c'est de l'architecture et là dedans on voit tout de suite le talent. Et puis la promenade sur le canal c'était vraiment bien. Mais pour l'instant ça donne pas grand-chose leurs grosses structures en béton. En fait peut-être qu'au contraire il fallait tout garder et faire comme en Angleterre, enfin moi j'y connais rien à ces trucs là. Pour l'instant je t'avoue que je reste un peu dubitatif sur le truc, moi ça m'inspire pas.»

A travers ce discours, je perçois la demande d'identité que recherche Yves. Une demande qui est à l'opposé des standards immobiliers qui cherchent au contraire des habitations «neutres» pour pouvoir les vendre ou louer à n'importe quel public, ce dernier se servant de ses meubles pour s'approprier le lieu. L'histoire du lieu, la patine de la brique sont autant de marques d'une identité construite par l'histoire
.....

Ci-contre : Images de synthèse issues du site promotionnel de la cartoucherie.



: ce lieu est vieux et industriel et cela ne plaît pas à tout le monde. Il faut pour un promoteur une architecture beaucoup plus consensuelle pour pouvoir en assurer la vente ou la location. Rendre neuf des bâtiments usagés reste un très bon moyen d'y parvenir, surtout quand on ne sait pas exactement qui ou quelles activités prendront place dans les locaux prochainement disponibles.

Toutes ces raisons construisent une image de l'écoquartier basée sur la nouveauté, et la préservation des halles de fabrication pour leurs qualités architecturales constituent presque une contradiction avec le besoin de changement exprimé tant par les aménageurs dans leurs images promotionnelles que par la mairie dans sa marche forcée pour voir émerger le quartier au plus vite.



.....
Ci-contre : ... *Et la cartoucherie avant sa restauration*

II- C- La question de la prolifération de la banlieue :

- La dissolution du tissu périurbain :

Au phénomène des friches s'adjoint l'explosion du nombre de lieux vagues dans la ville. La dissolution de l'espace urbain par le développement des banlieues sur le territoire entraîne l'apparition d'espaces lâches. En France⁽³³⁾, l'emprise des zones urbanisées passe de 9% en 1950 à 16% en 1970. Henri Lefebvre anticipe cette transformation dans son livre « *Le droit à la ville* » paru en 1968 : « *L'éclatement de la ville est un phénomène évident mais dont le sens n'est pas évident (...) L'industrie est effectivement apparue comme la « non-ville » et l'« anti-ville ». Elle s'est implantée au hasard des ressources qu'elle mettait en ouvrage, à savoir les ressources d'énergie, de matières premières, de main d'œuvre, mais elle a attaqué les villes au sens le plus fort du terme, en les détruisant, en les dissolvant. Elle les a fait croître démesurément mais dans l'éclatement de leurs caractéristiques anciennes, le phénomène d'implosion/explosion.* »

En revenant sur son œuvre, plusieurs scientifiques dont la sociologue Laurence Coste⁽³⁴⁾, ont remarqué la clairvoyance de Lefebvre sur le développement de la ville de 1970 à nos jours. Elle confirme que les craintes de l'auteur se sont toutes confirmées : « *Cette urbanisation subordonne la campagne, elle envahit tout et procède à un double mouvement : éclatement vers les périphéries où prennent place les pavillonnaires, les grands ensembles et renforcement de la centralité. La dimension fonctionnelle domine au détriment du social (la valeur d'échange se substitue à la valeur d'usage), de l'appropriation par ses habitants, de l'urbanité des lieux. Les formes de ségrégation « spontanée » ou « programmée » participent à l'éparpillement des populations, à la désintégration de la ville comme œuvre collective. Dans tous les secteurs de la vie sociale, la ségrégation pénètre la vie urbaine,*

33. CLANCHE François, RASCOL Odile, *L'espace urbain augmente de 19 % en une décennie*, Insee, 2013 http://www.insee.fr/fr/themes/document.asp?reg_id=0&ref_id=ip1364%C2

34. COSTE Laurence, *Le Droit à la ville de Henri Lefebvre : quel héritage politique et scientifique ?*, Espaces et sociétés 1/2010 (n° 140-141), p. 177-191, www.cairn.info/revue-espaces-et-societes-2010-1-page-177.htm

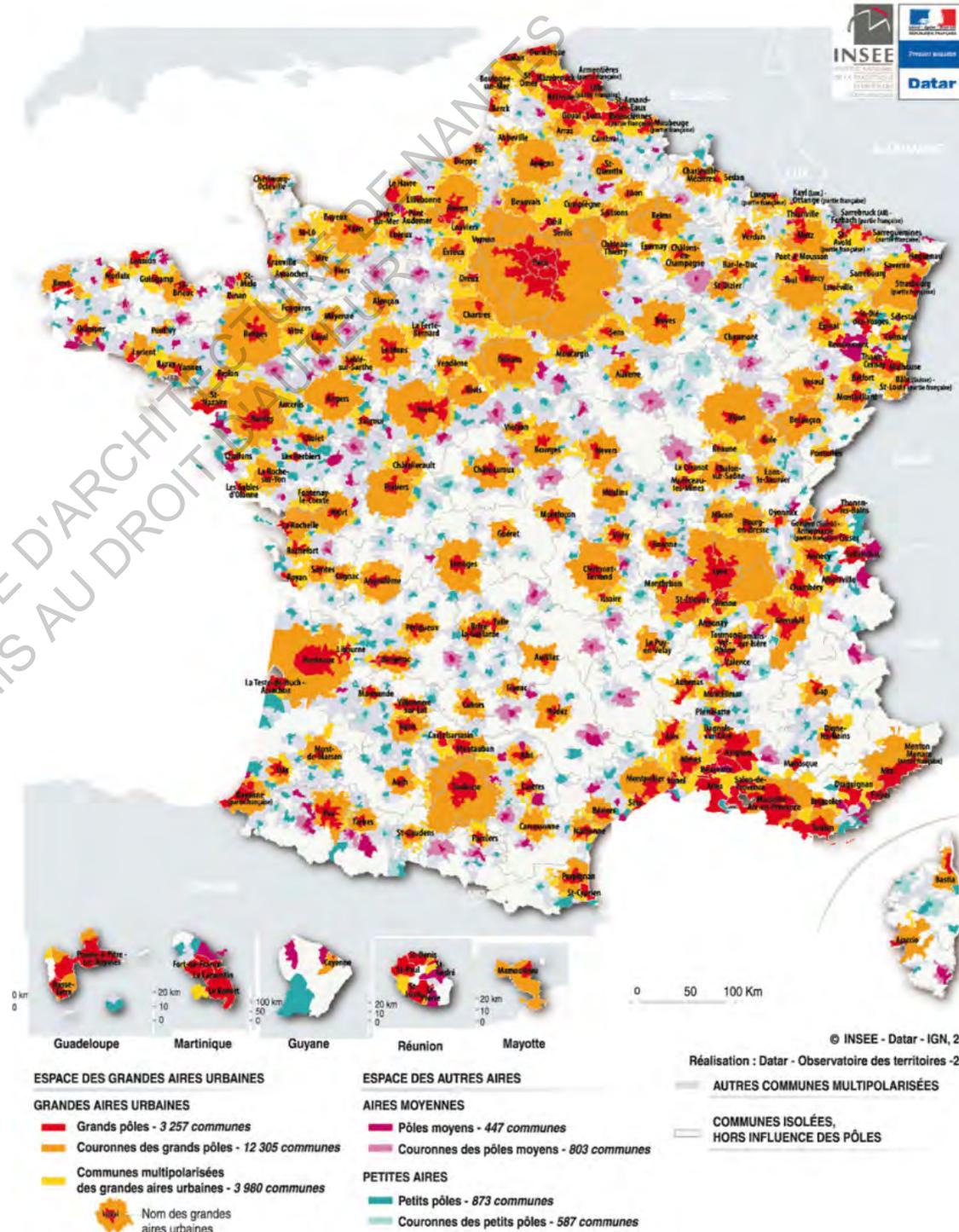
Ci-contre : *Variations paysagères*, Edith Roux, 2009-2011, pour le compte de l'observatoire photographique transfrontalier des paysages, à la frontière francobelge. (27)



la dissocie, la fait éclater. Les populations sont éparpillées ou projetées selon leur groupe social, leur ethnie, leur âge, ainsi se constituent des « ghettos » ou des « zones » : ceux des intellectuels, des étudiants (campus), de la richesse (les quartiers résidentiels), des pauvres et travailleurs immigrés (bidonvilles). Cela reflète la nouvelle société urbaine entrain de se constituer ; loin des « Olympiens » au centre, les populations ouvrières sont rejetées hors des centres-villes, à distance des équipements, « la masse » est répartie dans les banlieues et les périphéries, « ghettos plus ou moins résidentiels » : l'appropriation de la ville lui a été ôtée, le temps lui échappe. »

L'industrie s'est aujourd'hui généralisée à toute la société. On ne fabrique plus seulement des objets de consommation courante en série, il existe désormais une industrie du bâtiment qui construit des maisons selon les mêmes conditions décrites par Lefebvre, au hasard des ressources humaines et matérielles. La banlieue, pavillonnaire pour les plus aisés, de grands ensembles pour les plus modestes, se développe aux alentours des grands sites industriels, des infrastructures périphériques, des quartiers d'affaires. Elle se déploie partout où il y a du travail, ce sont les administrations qui, ensuite, équiperont les banlieues en transports en communs, écoles, parcs, réserves naturelles, etc... Nombre de villes font face à des défis importants en matière d'urbanisme pour suivre le développement effréné des agglomérations les plus actives, et cèdent ainsi leurs terres agricoles à prix d'or pour y ponctionner ensuite taxes foncières. A une échelle plus petite, la banlieue mange une surface du territoire considérable et la sous-exploite : les maisons sont souvent détachées les unes des autres par des bandes de terrains ayant pour unique fonction de créer une enceinte autour du terrain. Les usines et les surfaces commerciales ne s'embarrassent pas de la place occupée si celle-ci leur permet d'augmenter leur productivité. Les routes sont dessinées au service de la voiture et destinées à une efficacité maximale : ronds-points, rayons de giration, bretelles d'autoroute et bas-côtés produisent autant d'espaces de réserves sous-utilisés. A chacun de ces interstices du tissu urbain peut naître un lieu fantôme.

Ci-contre : Emprise urbaine des agglomérations en France, l'explosion des villes atteint tout le territoire.



On a vu comment ces espaces sont ponctuellement investis par la marge de la société ou la nature. La banlieue, au-delà de ce que l'on peut se figurer, est peuplée de populations marginalisées. Par exemple, lors de mes travaux sur le site qui s'étend de Pirmil à Trentemoult, j'ai été amené à identifier les différentes populations qui ont fréquenté les anciens abattoirs de Rezé, aujourd'hui abandonnés. Par exemple, j'ai eu l'occasion en 2013 d'étudier les différentes populations humaines et animales qui peuplaient la portion de territoire comprise entre l'hôpital Pirmil Confluence et le village de Trentemoult à Rezé. Plus particulièrement, les anciens abattoirs nous ont intéressés. Nous avons recensé 2 camps de roms. Le premier constitué de deux familles qui avaient récupéré des algécos de chantier sur un terrain abandonné, le second, plus important, abritait un camp comptant près d'une soixantaine de personnes selon nos estimations. Nous avons aussi trouvé plusieurs individus sans domicile fixe, des tentes installées le long d'un ruisseau, des restes de foyers le long de la Loire. La prostitution est présente sur les voies de communications importantes comme au niveau du pont des trois continents. Enfin, on nous a raconté que les bords de Loire constituaient, il y a quelques années, un lieu de rendez-vous pour les adeptes des relations sexuelles libres. Les interstices d'un territoire de près d'1km² peuvent donc rapidement compter plusieurs centaines d'individus.

Côté flore et faune, l'ensemble du territoire étudié est construit sur une zone humide qui entourait autrefois des villages de pêcheurs. Malgré les aménagements lourds qu'a subi le site suite à son urbanisation, les bords de Loire possèdent encore une biodiversité riche comme le note le Conservatoire des Espaces Naturels de Loire Atlantique. Nous avons ainsi pu relever la présence de ragondins, de loutres et les habitants nous ont parlé de la présence de renards le long du ruisseau. La présence de mammifères de cette taille sont un bon indice sur le développement de la biodiversité dans le secteur. Pour ma part, je suis à chaque fois surpris de trouver dans ces zones que l'on pense désertes, autant de diversité.

.....
Ci-contre : Derrière une simple bâche se cache un camp d'une cinquantaine de personnes à Rezé.



- Les architectes face à l'implosion de la ville :

Comme pour les friches, nombre de projets architecturaux aujourd'hui tentent de réinvestir les espaces vagues de la banlieue. Un bon exemple de cette préoccupation est l'organisation d'un concours d'architecture et d'urbanisme organisé par le CAUE 44 en 2011, que l'association a intitulé «Pour en finir avec la zone». Le but était de chercher des solutions de développement industriel pour les zones d'activités qui «*impliquent des réponses adaptées, évolutives et innovantes pour que le développement local puisse rimer non seulement avec progrès social mais aussi avec qualité des paysages et de l'environnement de nos territoires ligériens.*»⁽³⁵⁾. Toutes les propositions qui ont été reconnues par le jury proposent des solutions de 3 ordres :

1. La densification de la zone : augmenter le nombre d'habitant au mètre carré, maximiser la place occupée par les entreprises, mutualiser les services, construire en hauteur.
2. Le mélange des activités, la mutualisation des services, une programmation complexe, les rencontres promeneur/travailleur/habitant ont été récompensées. Le tout dans le respect des conditions optimales de vie pour les habitants ou promeneurs, et de travail pour les entreprises.
3. Le dialogue avec le paysage, l'intégration de celui-ci dans le projet d'architecture et la prise en compte des paramètres écologiques et environnementaux.

Derrière ces trois critères se dessine la volonté du jury et des architectes de «refaire ville», dans un sens pré-industriel, c'est-à-dire de reconstruire un lieu où se concentrent les activités humaines dans un rapport clairement défini à la nature, à l'environnement. Autrefois, la rue moyenâgeuse était d'abord une extension des ateliers d'artisans au rez-de-chaussée des maisons de villes, ensuite un lieu de passage, enfin l'espace de diffusion du crieur public.⁽³⁶⁾

35. Site du concours *Pour en finir avec la zone*, <http://www.caue44.com/Pour-en-finir-avec-la-zone.1025.html>

36. CHAPEL Enrico, *Les villes européennes, développement et modernité*, 2008

Ci-contre : Les deux premiers prix du concours « Pour en finir avec la zone ».



Vue générale - Zone d'activités et sa vie intérieure



Dans la rue, on échangeait avec ses voisins, on convergeait vers l'église le dimanche, on faisait la fête les jours saints. La rue, le vide, était un lieu public qui soudait l'ensemble des citoyens de la cité. Aujourd'hui en banlieue, la rue est réduite à son expression fonctionnelle : accéder au logis. Les institutions publiques restent les seuls lieux de rassemblement : les écoles, les parcs, les centres-bourgs réunissent les habitants autour d'un vivre ensemble forcé tandis que les lieux fantômes se multiplient sur les restes embryonnaires et désertés de la rue.

C'est cette ville idéalisée que le concours du CAUE cherche à recréer dans une version contemporaine. Les lieux fantômes n'y existent pas, chaque cm² est pensé, utilisé, collectivisé. Chaque endroit a plusieurs usages, complexes mais bien définis par des architectes qui, le temps d'un concours, rentrent dans le détail d'un projet spécifique pour trouver les éléments qui permettront de retrouver la ville et son enceinte : *«La métallerie investit elle aussi un bâtiment industriel vacant, situé au long de la RN, et réorienté de façon à ce qu'une grande « enseigne-entrée » vitrée donne côté voie, contribuant à l'image de l'entreprise autant qu'à celle de l'entrée de ville».*

Pourtant, la banlieue continue de s'attaquer à l'ensemble du territoire français. Aujourd'hui une majorité du pays est désormais sous l'influence de la périurbanisation. La notion de frontière, de porte, perd donc de son sens et les architectes tentent tant bien que mal de freiner ce phénomène qui les dépassent : *«Dans une logique de lutte contre l'étalement urbain et de reconquête des paysages agricoles et naturels, le projet se base sur la dénonciation des zones d'activités actuelles, autour desquelles le paysage s'arrête en limite de zones bitumées et bétonnées».* En effet, tandis que les architectes cherchent des solutions artisanales basées sur les spécificités d'un territoire, la banlieue se développe à une vitesse industrielle au grès des grandes logiques économiques et sociales. Les zones périurbaines ne sont donc pas près de stopper leur inexorable développement.

Dans la banlieue, le lieu fantôme est l'espace tampon de la machine, le rayon de braquage de la voiture, l'espace de stockage. Il est aussi l'affirmation de la propriété individuelle, la clôture, le «défense d'entrer». Il apparaît dans tout ces sous-espaces, ces

Ci-contre : *La métallerie, cette enseigne-entrée de ville qui ne précède pas la ville...*

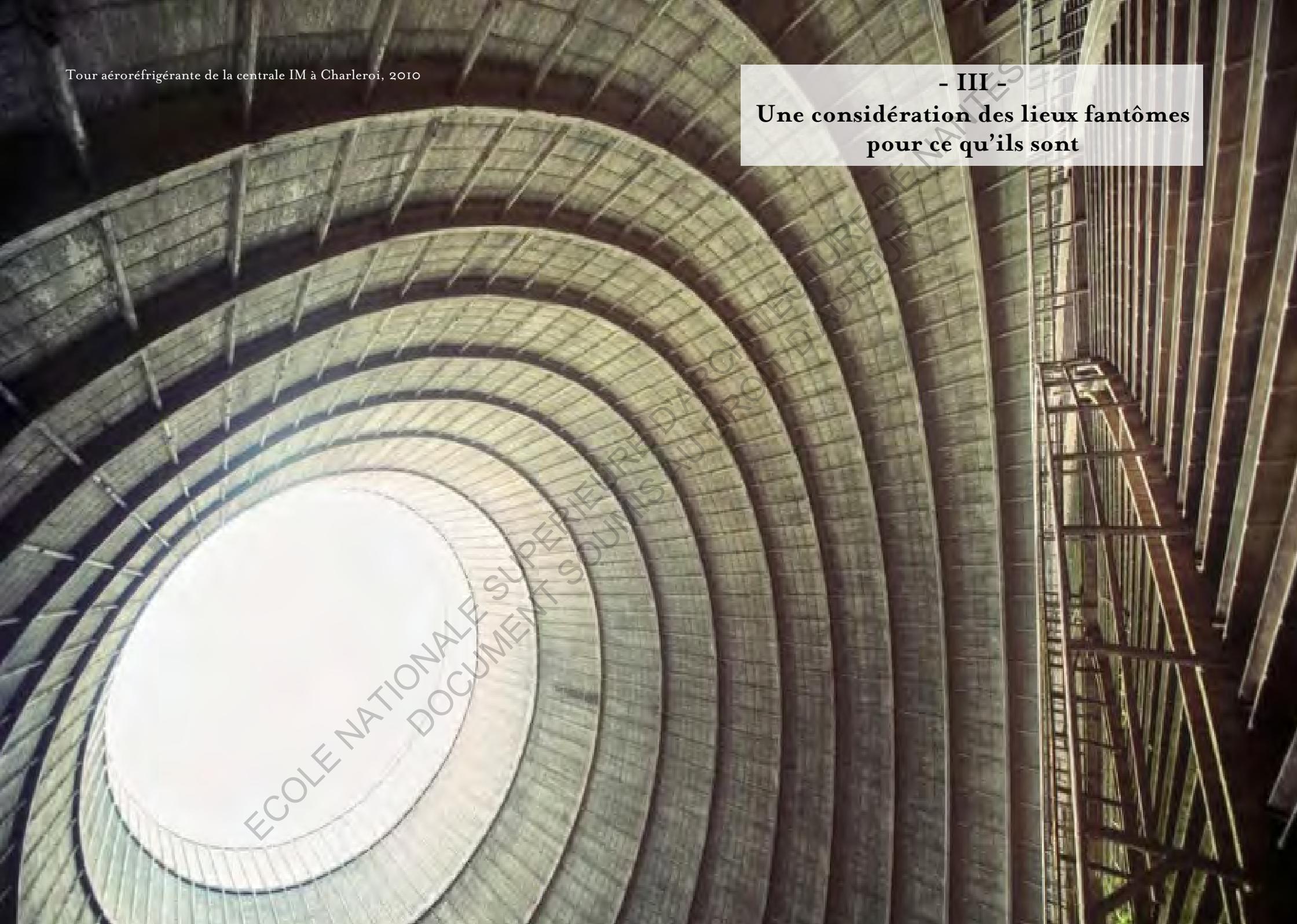


recoins, volontairement hostiles puisque relatifs à des questions de sécurité : on ne veut pas de présence humaine près des machines pour la sécurité des passants, on ne veut pas de présence humaine près des parcelles pour la sécurité de leurs biens. Les lieux fantômes sont la matière avec laquelle la banlieue explose la ville au sens de Lefebvre, la ségrègue en parcelles individuelles. C'est à mon avis une logique que nous devons attaquer pour corriger les problèmes liés à l'étalement urbain.



.....
Ci-contre : La banlieue Nantaise (bougenais), ses maisons, leurs clotures, leurs routes et les terrains vagues autour ou vie la marge.

**Une considération des lieux fantômes
pour ce qu'ils sont**



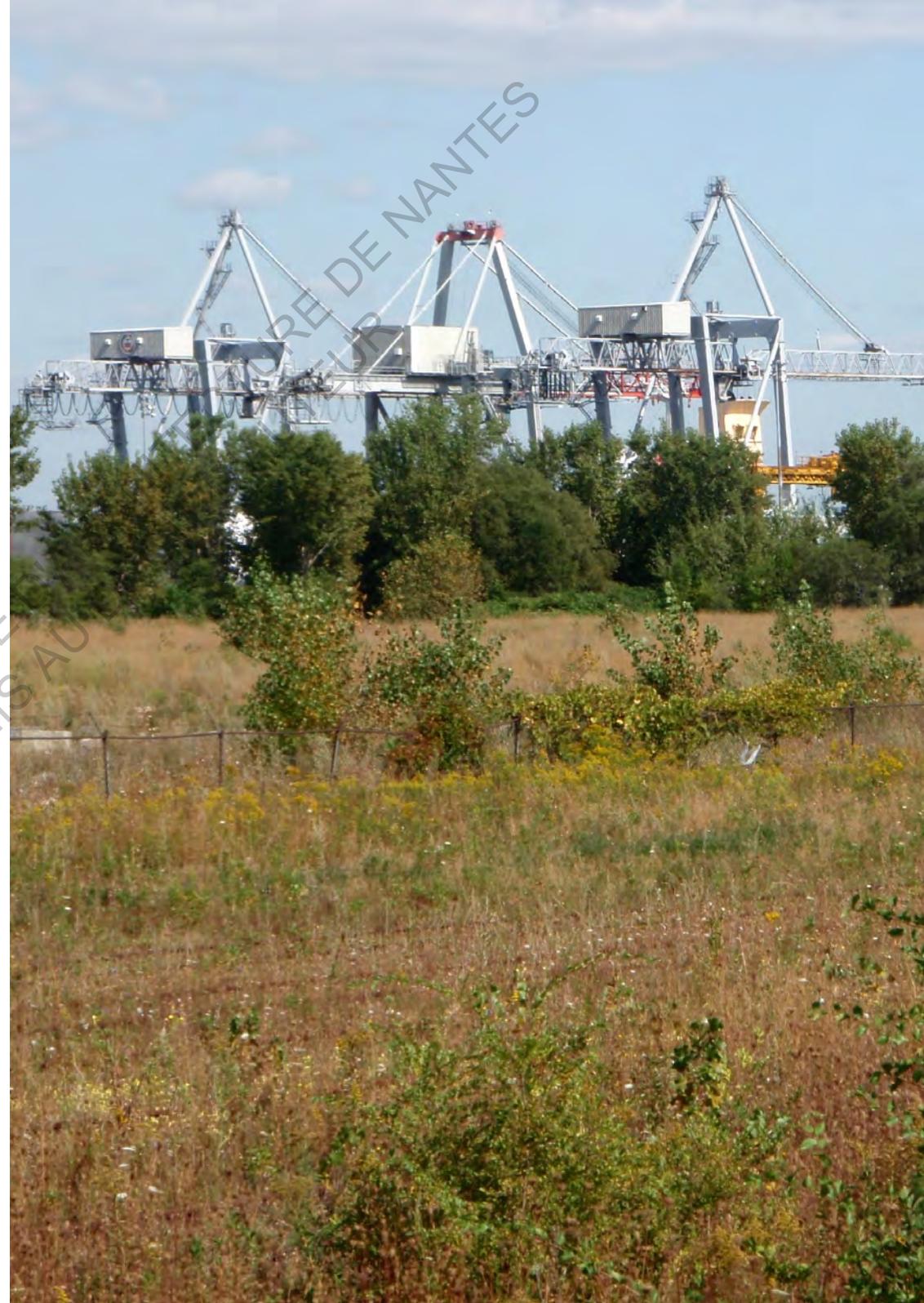
ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE
DOCUMENTS OUVERTS

Les lieux fantômes sont pour moi des lieux dont on ne peut pas saisir le fonctionnement, la nature et la fonction. Or, le fait de ne pas les maîtriser peut avoir des intérêts certains : ce sont des espaces latents, en pause dans la ville ; les autorités se donnent le temps de la réflexion avant d'y construire un projet. Ils nous renvoient donc la possibilité d'une réflexion. Réflexion sur la pensée productiviste, les problèmes écologiques qu'elle engendre, les problèmes sociologiques liés à sa constante restructuration...

Ils sont également des observatoires très riches. Gilles Clément y identifie les mécanismes écologiques à l'œuvre et leur impact sur l'ensemble des systèmes écologiques urbains. Les lieux fantômes sont aussi des terres d'accueil sans concession pour la marginalité dans les villes. Enfin, ce sont des lieux chargés d'histoire qui nous permettent de mieux comprendre notre époque et peut-être ainsi ne pas reproduire les erreurs du passé.

Parvenir à trouver des réponses architecturales qui intègrent les lieux fantômes plutôt que de les combattre, remédierait selon moi à bien des critiques formulées sur la banlieue. Cela développerait un rapport à notre environnement qui ne soit plus destructeur et qui intéresse directement nos sociétés en proie à la question écologique ; c'est enfin considérer que le productivisme ne peut pas être seul facteur d'épanouissement pour les générations présentes et futures. Ainsi, je me suis intéressé à quelques projets qui vont dans cette direction.

.....
Ci-contre : Port fédéral de Montréal, 2009

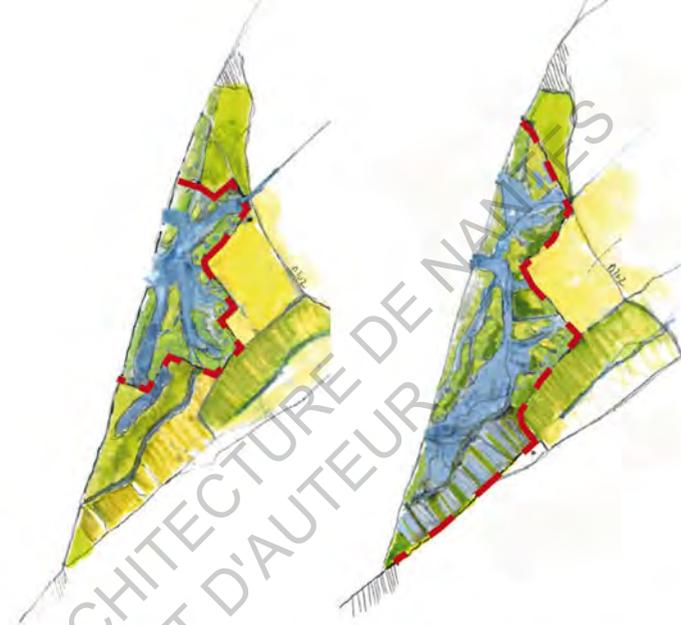


III-A- La dépollerisation aux Pays-Bas :

Aux Pays-Bas, le gouvernement a décidé d'entamer pour la première fois un plan de dépollerisation. Depuis des siècles le pays gagnait petit à petit du terrain sur la mer par le principe de pollerisation. Cela consiste à créer une digue qui entoure une nouvelle portion de mer ou de marécage au bord de la terre ferme. On assèche ensuite grâce à un système de pompage les eaux enfermées pour obtenir une nouvelle parcelle de terre ferme. Les terrains nécessitent d'être constamment entretenus et un système d'écoulement des eaux et de pompage assèche en permanence plus d'un tiers du pays. Il consomme au passage une énergie considérable, mais permet au pays d'être un des premiers exportateurs européens de denrées issues de l'agriculture intensive. La concurrence a contraint les agriculteurs et le gouvernement à abandonner les parcelles de terre les moins rentables, et donc de laisser la mer ré-engloutir les champs. Mais l'état, mis en alerte par la communauté scientifique, a décidé de se servir du phénomène et d'en tirer parti plutôt que de voir d'un œil négatif l'abandon des terres. Il en a profité pour favoriser les écosystèmes en aménageant la destruction des hectares de manière à établir des continuités écologiques. Il a créé de toutes pièces une zone humide protégée afin d'observer le développement des espèces dans ces milieux d'un nouveau genre, en vue de généraliser le processus proche des villes, et ainsi créer des réserves naturelles en pleines zones urbanisées. Enfin, certaines parcelles pourront servir de déversoir vers la mer en cas d'inondations, un risque de plus en plus élevé avec l'augmentation du niveau des mers.

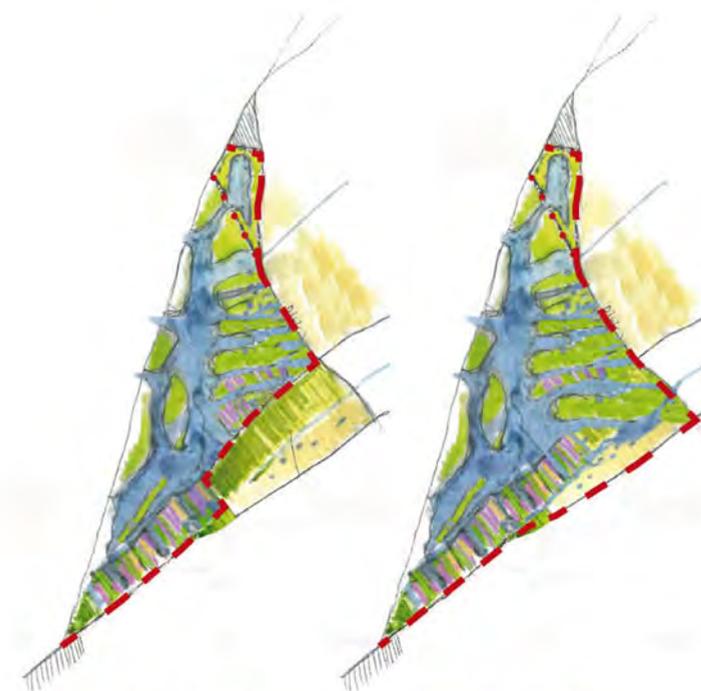
L'intérêt de ce projet réside d'abord dans l'attitude des autorités face au phénomène, non seulement par la résilience dont le gouvernement néerlandais a fait preuve, mais aussi par la culture décroissante qu'il a adopté pour servir ses intérêts. Ce projet consiste paradoxalement à construire par le vide, les aménageurs décident de quelles parties seront laissées à la mer et donc là où ils n'interviendront pas. Cette manière de concevoir un projet par la non-intervention me semble

Ci-contre : étude de dépollerisation des bas-champs de Cayeux dans le nord de la France.



SCENARIO 1
Le Hâble « réactivé » ou les
Bas-Champs avant
le Grand Barrement

SCENARIO 2
L'ouverture d'une petite
baie



SCENARIO 3
Une baie élargie et des îles
façonnées, entre terre et
mer

SCENARIO 4
La falaise ravivée, une
baie ouverte sur les Bas-
Champs

originale. Elle me réconcilie avec la profession d'architecte où j'ai parfois l'impression d'avoir une obligation d'intervenir, alors que je pense qu'il est parfois préférable de laisser mes sites tels qu'ils sont.

III-B- Le collectif «Stalker» à Rome :

Autre exemple, en Italie cette fois-ci. Stalker, un groupe plus ou moins formel, constitué d'architectes et de penseurs de la ville se fixe au début des années 90 pour objectif de redécouvrir les territoires «oubliés» de Rome et d'en tracer une carte⁽³⁷⁾ : *«Stalker est une action menée à Rome sur un parcours circulaire de soixante kilomètres entièrement accompli à pieds pendant cinq jours, qui se voulait de souligner l'existence d'un système territorial diffus et de lui attribuer une valeur parmi l'art du parcours. (...) Si les pleins du bâti, ou encore les fragments hétérogènes de la ville, peuvent être interprétés comme les îles d'un archipel dont la mer est le vaste vide informe, nous pouvons dire que Stalker en a navigué les différentes mers, indiquant qu'elles peuvent être entièrement traversées sans solution de continuité. (...) En effet, il ne s'agit pas d'une somme d'espaces résiduels qui attendraient d'être saturés de choses et d'autres, mais plutôt d'être remplis de signifiés. Il ne s'agit pas non plus d'une non-ville à transformer en ville, d'un espace privé de sens auquel en attribuer par une colonisation, mais d'une ville parallèle aux dynamiques et aux structures propres, à l'identité formelle inquiète et palpitante de pluralité, dotée de réseaux de relations, d'habitants, de lieux, et qui doit être comprise avant d'être saturée ou, dans le meilleur des cas, requalifiée.»*

Le groupe a ainsi développé une pratique de «la randonnée urbaine», très à la mode aujourd'hui. Ce nouveau type d'exploration se développe dans toutes les villes occidentales à l'instar de Nantes où le collectif «Fertile» met en place ce genre d'explorations avec une dose d'improvisation, afin de tomber sur des territoires vraiment inattendus.

La popularité de cette marche d'un nouveau genre doit en parti son succès au fait que de nos jours, l'homme occidental a parcouru la

.....
37, STALKER, [www. http://www.osservatorionomade.net/tarkowsky/tarko.html](http://www.osservatorionomade.net/tarkowsky/tarko.html), 2001

Ci-contre : Carte des territoires explorés par le collectif stalker suite à leurs périple de 60 km, le graphisme n'est pas sans rappeler les cartes des dérives situationnistes



surface entière du globe, il ne lui reste plus de lieux à découvrir, la modernité à tous conquis, jusqu'à la lune dont le sol a été foulé en 1969. La redécouverte de sites complètement transformés, que l'on pensait acquis, leur confère un intérêt nouveau.

Le groupe Stalker a véritablement influencé des générations d'architectes au travers de son action. Il a redonné de l'intérêt aux lieux fantôme que l'on avait tendance à considérer comme déserts. La pratique de la marche pour elle-même, amène les pratiquants à s'intéresser de manière enthousiaste aux lieux qu'ils traversent, comme l'avaient constaté les situationnistes et les surréalistes avant eux. Le groupe a réussi à concocter des itinéraires riches à même de relever toute la vie présente dans les lieux qu'ils traversent, en coupant à travers champs, en sautant par dessus les clôtures. Cette richesse, présente dans toutes les villes du monde, a fait le succès du collectif.

Enfin, Stalker a toujours milité pour trouver une forme d'humilité face à ces lieux comme en témoigne une citation présente en page d'accueil de leur site internet⁽³⁸⁾ : « *La zone est peut-être un système très complexe de pièges... Je ne sais pas ce qu'il s'y passe en l'absence de l'homme, mais à peine quelqu'un arrive que tout se met en branle... La zone est exactement comme nous l'avons créé nous-mêmes, comme notre état d'âme... Je ne sais pas ce qu'il se passe, mais ça ne dépend pas de la zone, ça dépend de nous... (Stalker de A. Tarkovskij, 1979)* ».

.....
38. Ibid

Ci-contre : Une randonnée péri-urbaine organisée par le Bruit du Frigo à Bordeaux



Conclusion



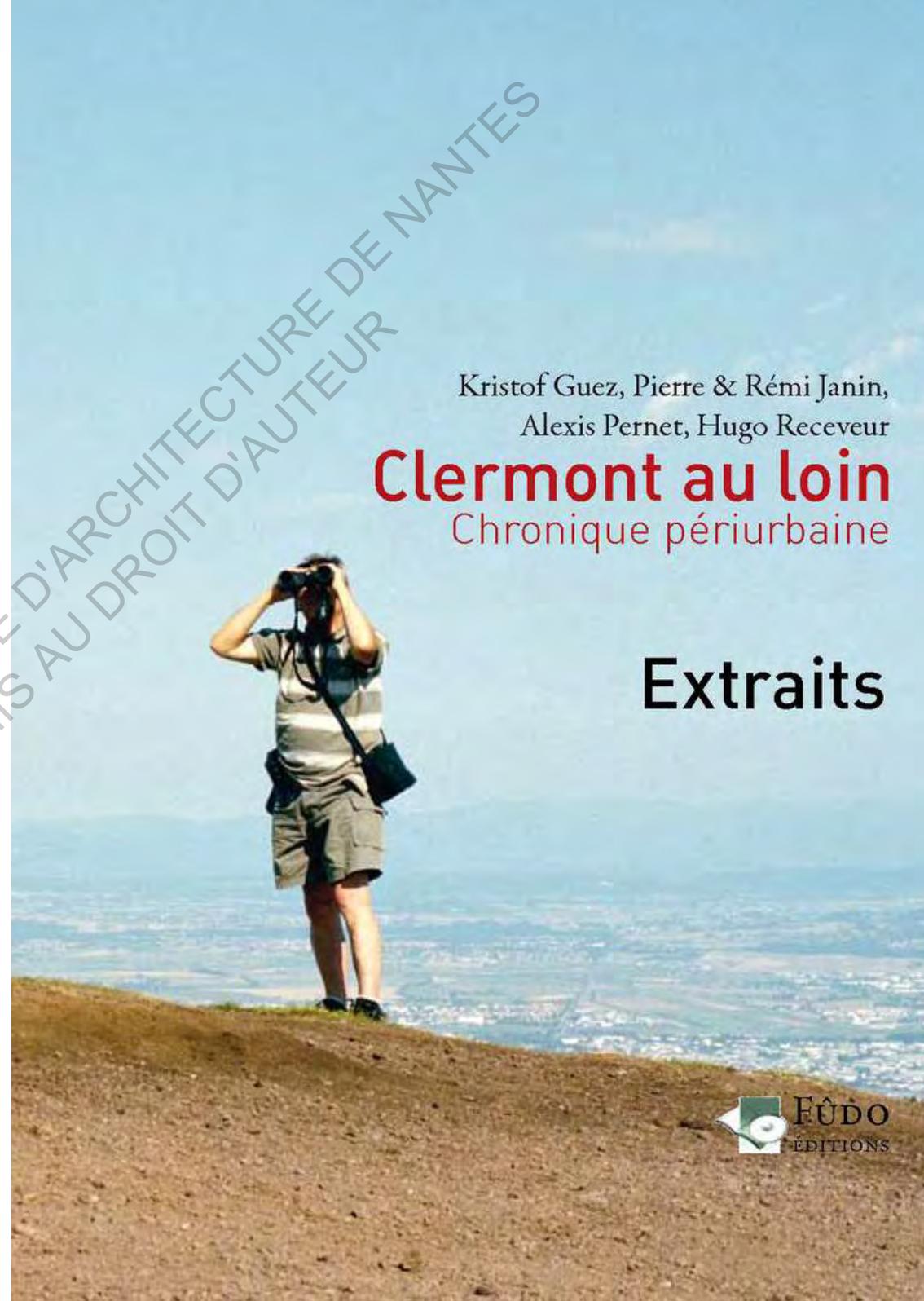
Extrait du film «Cost in The Shell»

Les années 80 sont marquées par le passage à une société post-industrielle qui contraint les autorités à s'intéresser à ces espaces délaissés que sont les lieux fantômes. Au travers de l'étude du projet Euralille, de la Friche de la Belle de Mai et de la Cartoucherie, nous avons vu comment les décideurs ont réussi à réintégrer les friches industrielles dans la ville. En revanche, le concours du CAUE 44 révèle à mon sens l'échec de ces derniers à trouver une solution pour lutter efficacement contre l'étalement urbain et la myriade de lieux fantômes qu'il génère.

Ces efforts ont fait évoluer la perception des lieux fantômes par la société sans pour autant qu'ils soient reconnus utiles dans leur état naturel, c'est-à-dire abandonnés. Les architectes, en particulier, ont concentré leurs efforts pour réintégrer ces espaces à la ville et ainsi retrouver l'unité urbaine de la cité. La multiplication de ces espaces fantômes étant un produit de l'éclatement de la société industrielle, la reconversion des sites les plus emblématiques comme les friches est possible, mais pour ce qui est de traiter la totalité des lieux fantômes, cela relève de l'utopie.

Pour autant, certaines pistes me paraissent prometteuses, comme celles de la dépollérisation aux Pays-Bas ou de Stalkers à Rome, car elles considèrent les lieux fantômes pour ce qu'il sont et non pas comme des territoires à ré-investir. On a vu comment ces méthodes, par une observation désintéressée des phénomènes extra-urbains, parviennent à établir un dialogue intelligent avec leur environnement, en profitant des qualités de ces espaces sans chercher absolument à les récupérer.

.....
Ci-contre : Couverture de la publication « Clermont au loin », recueil de photographies périurbaines



Kristof Guez, Pierre & Rémi Janin,
Alexis Pernet, Hugo Receveur

Clermont au loin

Chronique périurbaine

Extraits

Au travers de cette évolution historique, je remarque un changement d'attitude des sociétés modernes face aux environnements extérieurs. Après le déni dont elles ont fait preuve face aux effets de l'industrialisation sur les territoires, elles ont pris conscience de l'existence des lieux fantômes mais seulement dans le but de les réintégrer aux villes afin de servir un idéal encore moderne.

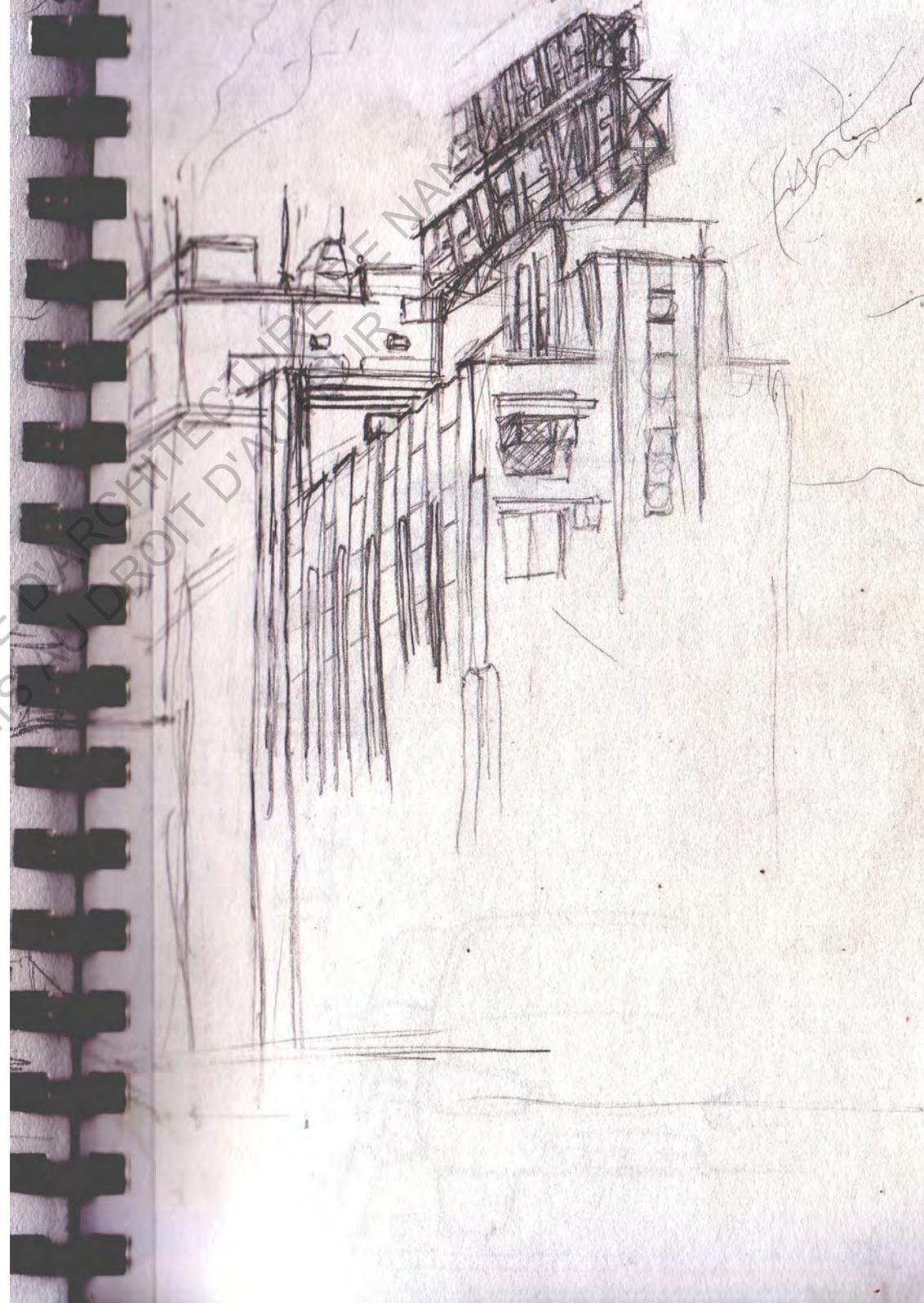
Aujourd'hui je perçois une nouvelle manière de composer avec l'extérieur, où l'homme dialogue avec ce dernier plutôt que de chercher à l'assimiler.

Je réalise que mon ressenti, exprimé dans l'introduction de ce mémoire, fait inconsciemment parti de mon époque, où de nouvelles postures émergent, issues des crises industrielles d'abord, puis écologiques.

Ma volonté première était de clarifier la nature de ces espaces en partant de mon propre sentiment et trouver des solutions pour pouvoir y intervenir en tant qu'architecte, sans pour autant les dénaturer. Mais la définition du lieu fantôme fut très difficile et je ne suis pas encore certain d'y être parvenu. Je me suis surpris à préserver un peu de mythe autour de celui-ci, à ne pas tout expliquer, afin qu'il continue d'exercer sur moi cette ambiance si particulière.

Cette part d'ombre qui demeure offre la possibilité de redevenir aventurier, de porter un nouveau regard sur ces terres explorées et pourtant pleines d'inconnu.

.....
Ci-contre : *Dessin de l'usine Fives Roses à Montréal, été 2007*



Bibliographie



Photographes, écrivains, cinéastes :

Monographie sur Georges Rousse :

CHARRE Alain, GASTAUD Claire, GRUMBACH Antoine, LEANDRI Paul, ROUSSE Georges, ROUX Natalie, ... VERGNE Jean-Charles, 2010, «*Georges Rousse, Architectures*», Paris, ed. Bernard Chauveau

Vidéo sur le travail de George Rousse :

PERRU Gilles, *Georges Rousse, la lumière et la ruine*. 1999, DVD (21 min) couleur.

Photographies de Ludovic Lecouster :

LECOUSTER Ludovic, *Hong kong Back stage*, 2008
extraits sur <http://ludoviclecouster.fr/index.php?/series/hong-kong-les-coulisses/>

Photographies de Michael Wolf :

WOLF Michael, *Back door*, 2007
<http://photomichaelwolf.com/#back-door/I>

Photographies de Edith Roux pour l'observatoire photographique transfrontalier des paysages :

ROUX Edith, *Sans-titre*, 2009-2011
<http://www.observatoire-paysages.pnth.eu/spip.php?rubrique156>

Bande dessinée sur les migrations :

TAN Shaun, *Là où vont nos pères*, ed. Dargaud, 2007

Bande dessinée japonaise sur la nostalgie et la ville :

TANIGUSHI Jirô, *Quartier Lointain*, ed. Casterman, 1998

Livre sur la transformation de Londres pendant la peste :

DEFOE Daniel, *Journal de l'année de la peste*, ed. Gallimard, 1982
.....

Ci-contre : *Hong Kong back stage*, Ludovic Lecouster, 2008



Livre sur l'errance d'un pirate pendant et après son naufrage :
DEFOE Daniel, *Robinson*, ed. Gallimard, 1968

Recueil de poésie sur Paris et la mélancolie :
BAUDELAIRE Charles, *Le spleen de Paris*, ed. Livre de Poche, 2003

Essai sur les ambiances et l'organisation sociale des passages parisiens :
BENJAMIN Walter, *Le livre des passages*, ed. Passages, 2000

Récit poétique des pérégrinations d'une prostituée :
BRETON André, *Nadja*, ed. Folio, 1972

Texte poétique décrivant Paris par les yeux de paysans :
ARAGON Louis, *Le paysan de Paris*, ed. Gallimard, 1972

Film sur la violence en banlieue et la ségrégation sociale en France
KASSOVITZ Mathieu, *La haine*, 1995

Penseurs :

«Construire la ville sur elle-même», ou «ville palimpseste» sont des concepts développés principalement par deux scientifiques, Olivier Mongin et André Corboz.

MONGIN Olivier, *La condition urbaine, la ville à l'heure de la mondialisation*, ed. Seuil, 2005

CORBOZ André, *Le territoire comme palimpseste*, ed. Verdier, 2001

Extrait du Manifeste de l'Internationale Situationniste :

DEBORD Guy, «*Manifeste de l'internationale situationniste*», ed. Champ Libre, 1960

.....
Ci-contre : *Une ruelle de Montréal* 2009



Les hétérotopies de Michel Foucault :

VALETTE Robert, «*La culture Française*», 7 décembre 1966, France Culture

Livre résumant l'histoire des réflexions autour de la psycho-géographie : (introduction p 7-8)

COVERLEY Merlin, «*Psycho-géographie !*», ed. Les Moutons Electriques, 2006

Vidéo du sociologue Jean Paul Garnier sur la présidentielle de 81

AZAM Olivier, *La deuxième droite*, 2013

<http://www.lesmutins.org/La-deuxieme-droite-avec-J-P.html>

CLANCHE François, RASCOL Odile, *L'espace urbain augmente de 19 % en une décennie*, Insee, 2013 http://www.insee.fr/fr/themes/document.asp?reg_id=0&ref_id=ip1364%C2

Théories de l'architecture et de l'urbanisme :

Texte de la Charte d'Athènes, (les entrées 69 et 79) :

LE CORBUSIER, *La Charte d'Athènes*, ed. Minit, 1968

Analyse du strip de Las Vegas, (p 17, introduction) :

VENTURI Robert, *Learning from Las Vegas*, ed. Architecture+recherches, 1977

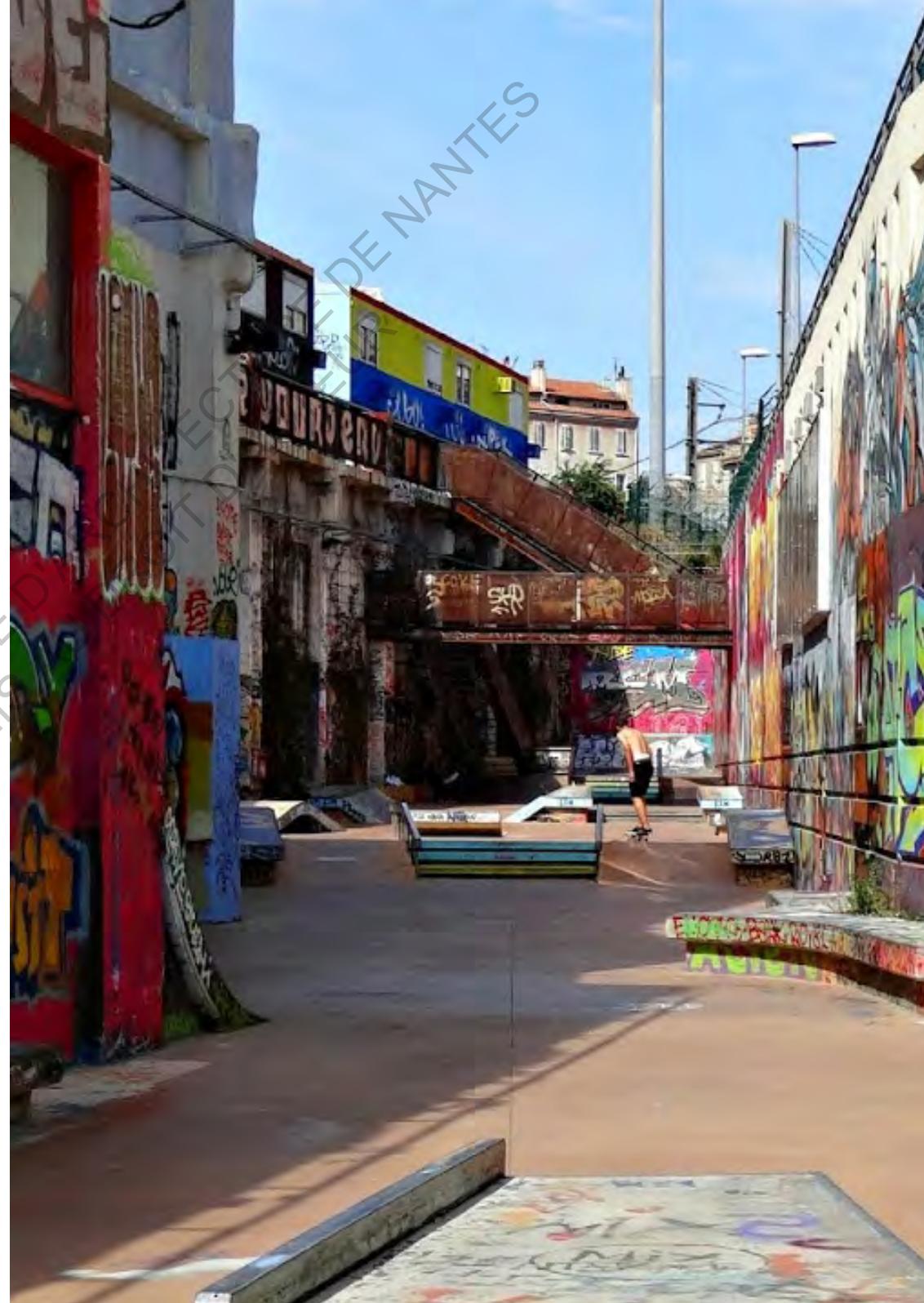
Analyse de la banlieue

LEVEBVRE Henri, *Le droit à la ville 1*, ed. Anthropos, 1972

Analyse historique et politique de l'oeuvre de Lefevre

COSTES Laurence, «*Le Droit à la ville de Henri Lefebvre : quel héritage politique et scientifique ?*», *Espaces et sociétés* 1/2010 (n° 140-141) , p. 177-191 www.cairn.info/revue-espaces-et-societes-2010-1-page-177.htm.

.....
Ci-contre : *La Friche de la Belle de Mai* en 2013



Données économiques sur l'agglomération Nantaise dans les années 80

AURAN, *Album de l'agglomération Nantaise*, ed.Auran, 1985

Histoire de l'anthropologie contemporaine :

AGIER Michel, *Le tournant contemporain de l'anthropologie*, 2013

Extrait sur <https://socio.revues.org/217>

Histoire de la reconversion industrielle en France et en Europe

REAL Emmanuelle, *Reconversions. L'architecture industrielle réinventée*, In Situ, mis en ligne le 06 juillet 2015 URL : <http://insitu.revues.org/11745>

Collectif Stalker explorant la banlieue par la marche

www.observatorionomade.net

Enseignement de l'histoire de la ville à l'ENSA Toulouse

CHAPEL Enrico, *les villes européennes développement et modernité*, 2008

Les projets et concours architecturaux :

Site Association des anciens de la Cartoucherie de Toulouse

www.cartoucherietoulouse.fr

La Dépêche du Midi

DECORSE Jean-Michel, *Le site du GIAT déjà vendu*, Dépêche du Midi

<http://www.ladepeche.fr/article/2003/04/09/202262-le-site-de-giat-deja-vendu.html>

FAROSA Jean, *Oui au tramway à Blagnac*, Dépêche du Midi

<http://www.ladepeche.fr/article/2002/10/18/402078-oui-au-tramway-a-blagnac-au-metro-jusqu-a-labege.html>

BAGLIN Michel, *Un nouveau quartier va naître à la Cartoucherie*, Dépêche du Midi,

<http://www.ladepeche.fr/article/2006/05/12/35325-un-nouveau-quartier-va-naître-a-la-cartoucherie.html>

Ci-contre : *Arrière-cours à St Gerôme, Québec, 2009*



ROUX Serge, *50000 obus retirés à la Cartoucherie !*, Dépêche du Midi,
<http://www.ladepeche.fr/article/2013/01/05/1528868-50000-obus-retires-a-la-cartoucherie.html>

Site de Toulouse Métropole

http://www.toulouse-metropole.fr/home;jsessionid=49706A7AF87EFC2A5D8BB6A352D4C2E4?p_p_id=3&p_p_lifecycle=0&p_p_state=maximized&p_p_mode=view&_3-struts_action=%2Fsearch%2Fsearch

Site promotionnel du quartier de la cartoucherie

<http://www.lacartoucherie-toulouse.fr/>

Journal Télévisé interview de Jean Paul Bailleto pour Euralille :
DHINAUT H., LEMOIGNE L., AUVRAY S., PRUNIER M., *Lille la riche et la pauvre*. 1995, 19/20 France 3

Journal Télévisé présente le projet Euralille :

GADREY B., BALASTRE B., GUIDEZ J.M., *Euralille*, 1993, Midi2 France 3

Site du CAUE, le concours «pour en finir avec la zone»

<http://www.caue44.com/Pour-en-finir-avec-la-zone,1025.html>

Site du LAB'O incubateur d'entreprise près d'Orléans

<http://www.le-lab-o.fr/>

Site du Lieu Unique à Nantes, présentation historique

<http://www.lelieuunique.com/site/presentation/historique/>

.....

Ci-contre : *Les toits de Toulouse*, 2009



Remerciements : Je souhaite remercier chaleureusement l'ensemble de mon entourage, et plus particulièrement : Rachel Barge pour sa correction avisée, Johan Blanc pour ses archives photographique de notre jeunesse et Anne-Sophie Duca pour les nombreuses heures où nous avons réfléchi ensemble à ce mémoire.

Je tiens aussi à remercier toutes les personnes interviewées de m'avoir accordé leur confiance, Erwan et Yves Ramesant à Toulouse, Tibot Labat du collectif « Fertile » à Nantes et Frédéric Gerber des studios «Boite à Effet» à Marseille.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR DE NANTES